

# La Conquête

Vendredi

19  
Juillet

1935

N° 36

50 c.

C.I.R.A.

« Prolétaire réduit par le manque d'ouvrage, à manquer de pain, à mourir de faim, apprends que ton sort dépend de ton courage : plus de mendiants, plus de fainéants ! Le bourgeois qui s'engraisse, étalant sa paresse, vit de ta sueur ; il n'est qu'un voleur ! Guerre à ce larron ! Ne sois plus si bon, secoue l'iniquité, c'est pour l'Humanité !... »

Et ceci aussi est une chanson, un hymne de révolte qui sera d'actualité aussi longtemps que durera l'iniquité. Qu'on ne l'oublie pas !

# du pain

Paraissant  
toutes les deux semaines  
sur 8 pages

ADMINISTRATION :  
F. PLANCHE  
42, Rue de Meudon - BILLANCOURT (Seine)  
C. c. postal : Planché 1807-50 Paris

REDACTION :  
« LA CONQUÊTE DU PAIN »  
39, Rue de Bretagne - PARIS (3<sup>e</sup>)  
Téléphone : ARCHIVES 65-24

Journal-revue  
des Idées libertaires

## Le triomphe de la "République"

Le Rassemblement populaire ayant pour objet exclusif la nécessité reconnue par les HOMMES DE GAUCHE de prouver l'ampleur et la cohésion du mouvement d'opposition à toutes les tentatives dictatoriales, fascistes ou attentatoires aux libertés démocratiques, il importe, etc...

(Déclaration du Comité d'Organisation.)

La « République » a été bougrement à l'honneur, ces temps-ci. Elle semble être redevenue — du moins a-t-on essayé qu'elle redeviennne — l'idole populaire des temps romantiques et quasi légendaires. Le « bonnet phrygien », symbole vestimentaire de la sansculotterie, dont le pauvre gros roi Louis XVI fut obligé d'orner son chef, aux jours de juin, a été monté en épingle et en insigne, vendu en gros et détail par d'avisés industriels, transformé en accessoire de mascarade. Le « drapeau tricolore » de nos « libertés et de nos gloires » a connu un regain de popularité extraordinaire. Il s'est vu lavé des outrages que lui infligèrent et le temps et les hommes, ne fût-il pas planté sur le fumier, jeté à la poubelle, et qui, d'entre nous, ne se souvient du dessin avec cette légende : « Qui est-ce qui m'a donc foutu ça sur mon fumier?... » ?

Cette réhabilitation du drapeau tricolore s'est produite au détriment du drapeau rouge, — rouge du sang de l'ouvrier, comme dit la chanson, et portant « séditieux », bien qu'il ait l'insigne gloire d'être adopté officiellement par un vaste Etat, ami et allié de la République française... Prohibé également et d'emblée le « drapeau noir », le drapeau des misères et des révoltes, qui flotta aux heures cruciales de l'insurrection... cet emblème que les anarchistes-jacobins (je m'excuse de combiner ces deux termes contradictoires, mais l'histoire m'y autorise), ont adopté comme signe de ralliement...

Il n'est pas jusqu'à notre chant national, la « Marseillaise », chant de guerre, sanguinaire entre tous, chant dont les strophes ne résistent pas à la lecture, qui n'ait damé le pion à l'hymne de Potier, l'« Internationale » d'une inspiration et d'un souffle tout autre, mais combien gavaldulé !

En somme, rien de neuf, que du vieux, du périmé, rien que des choses usées, tirées de l'iconographie révolutionnaire bourgeoise ; aucun renouveau, qui témoigne de l'élan, de l'enthousiasme. Aucune inspiration lyri-

que. Pas un geste neuf, pas un cri inédit, Pardon, il y a le geste du salut communiste : poing levé en équerre, dont la signification et la valeur tiennent exclusivement à la grosseur de la main fermée... Et des cris : « Raccourcir Casimir », « de la Rocque au poteau », « Chiappe au poteau »... C'est tout ce qu'en cette année 1935 un cortège républicain, organisé avec méthode, et une profusion de moyens inouïe a pu donner ! Les ordonnateurs de la cérémonie en sont à se féliciter de la réussite numérique. « 500.000 manifestants ! » Une mobilisation mécanique, réalisée par des moyens mécaniques. L'agrégation d'une foule compartimentée, encadrée, canalisée latéralement.

De ce point de vue, mais de ce point de vue seul, — encore que les organisateurs n'aient pas réalisé cette rigidité et cet automatisme d'allure, que le fascisme impose à ses troupes, — la manifestation républicaine aura été une réussite. Et dans les conjonctures de l'heure, cette réussite peut passer pour un succès.

Il nous apparaît, à nous, que la « sentimentalité » populaire ne rend plus et qu'il n'y a pas à miser sur elle. Que voulez-vous ! Lorsqu'un peuple a été étrillé républicainement et démocratiquement, selon des règles très strictes et des méthodes invariables, comme l'a été le peuple français au long de son histoire, il en arrive nécessairement à ne plus s'émouvoir à la voix des sirènes, fût-elles des plus harmonieuses, et il ne marche plus que pour une seule chose : l'intérêt. Nous savons très bien que c'est là un signe de décadence et qu'un peuple composé d'individus qui n'ont que l'intérêt en tête est un peuple mûr pour la servitude. Mais on n'échappe pas à son destin. La République, en tant que forme gouvernementale, devait nécessairement tourner en France à la servitude. Jamais l'idée républicaine et démocratique n'a été dans les institutions. Comment aurait-elle pu être dans les mœurs ? Les rois de la République, les politiciens, les démagogues de droite et de gauche, aux équipes interchangeables, ont cultivé et exploité sous le nom de « république » un régime mi-césarien, mi-monarchiste.

Et les hommes qui opèrent aujourd'hui à gauche, les hommes qui, hier encore, tenaient les leviers de commande, les hommes qui se rappellent les lointaines origines jacobines

de leur formation, ne doivent pas ignorer ce phénomène d'« irréalité républicaine », de république nominale, et dont il n'est même pas certain que la Constitution en vigueur, celle de 73, en porte nettement mention ? Ils ne doivent pas ignorer que la République, les peu de jours qu'elle a vécu en 1793, en 1848, en 1871, a dévoré sur-le-champ ses progéniteurs.

Alors pourquoi « défendre » une République qui n'est pas, qui reste à créer de toutes pièces ?

Voilà la vérité qu'il faudrait faire connaître au peuple. Voilà le cri de ralliement qu'il avait fallu répercuter dans l'ambiance : « Citoyens ! on vous leurre, on vous berne, quand on vous parle de République ! La République n'existe pas ! Ce qu'on vous présente comme république, c'est un régime d'usurpation criminelle et scélérate, où le peuple ne joue qu'un rôle passif, de masse exploitable et faillable à merci, où des minorités ploutocratiques mènent le bal, commettant toutes les exactions, toutes les pilleries, et vous faisant sanctionner par le bulletin de vote la somme des maux qu'ils entretiennent dans la société en vous faisant payer de votre peau et de votre sang, les profits qu'ils ramassent dans l'exploitation et dans la guerre... La république : régime des rquins ! Voulez-vous qu'elle soit, qu'elle devienne le régime des hommes libres ? Alors, encerclons-la, attaquons-la. Ne lui laissons ni trêve, ni merci. Reprenons l'œuvre révolutionnaire au point de départ. »

Voilà comment les « républicains » eussent dû raisonner et parler au peuple. Mais ils ne l'ont jamais fait. Loin de là, ceux qui s'intitulent républicains de gauche ont tout fait pour que le peuple, considéré électoralement, demeure dans l'ignorance des réalités profondes.

Aujourd'hui il est un peu tard pour parler raison. Un peu tard pour prétendre agir « républicainement ». Un peu tard pour tâcher d'infuser au peuple usé, fatigué, un élixir de vie républicaine, à haute dose.

Les ambitions doivent se borner à essayer d'éviter le pire, c'est-à-dire d'éviter la chute définitive — pour autant que le définitif existe — dans la servitude fasciste.

Mais la tactique employée par les hommes de gauche est stérile, et démontre tout simplement qu'ils n'ont rien compris, qu'ils sont incapables de rien comprendre. Leurs mots d'ordre ne correspondent en rien aux exigences de l'heure. Leur attitude est ambiguë et réticente. On les sent attachés à la République comme l'huître à son rocher. Ils ne renoncent pas aux pompes et aux bénéfices du régime. Ils n'entendent pas se mettre « dans le peuple », mais être au-dessus, et agir comme « chefs », prêts à recueillir les « responsabilités » profitables et à éluder le risque et le péril.

Comment le peuple marcherait-il à fond, lui qui a déjà connu l'air qu'on lui chante, lui qui connaît ses bons apôtres, et a éprouvé tant de déceptions, tant de désillusions, qu'en vérité il serait prodigieux qu'il se meuve encore pour des fantômes !...

Disons bien ceci. C'est que demain, si un aliment substantiel n'est pas fourni à l'activité des grandes masses populaires, si un ordre durable de travail n'est pas instauré, les masses ne se porteront pas du côté où on leur fournira des boniments. Elles iront comme elles l'ont fait en Allemagne, du côté où on leur fera entrevoir des possibilités matérielles de réalisations, où on leur fera toucher du doigt des obstacles à culbuter.

Ce jour-là il y aura en France un très réel péril fasciste... ou la guerre ? RHILLON.

## Le Théâtre Bourgeois

En 1925, la Société des Auteurs, qui veille aux intérêts particuliers de ses corporants — les « travailleurs de l'esprit » — a distribué, pour les écrivains de théâtre seuls 45 millions ! Profanes que vous êtes et que nous sommes, la réalité d'un tel chiffre a de quoi nous laisser songeurs. Combien sont-ils d'écrivains de théâtre qui sont joués ? Pas des centaines assurément. Alors jugez de ce qu'une production théâtrale, ça peut rapporter !

C'était le temps, il est vrai, des vaches grasses... A présent, temps de vaches maigres, les écrivains de théâtre doivent se contenter, pour le plus grand nombre — car il y a encore des veinards, — de « sportules » médiocres, ou vivre sur leurs réserves, ou se serrer la ceinture.

En 1935, le franc ayant subi une dévaluation des 4/5, la somme distribuée n'a plus été, en effet, que de 25 millions ! Le « manque à gagner » semble de l'ordre des 9/10<sup>e</sup> par rapport à 1925.

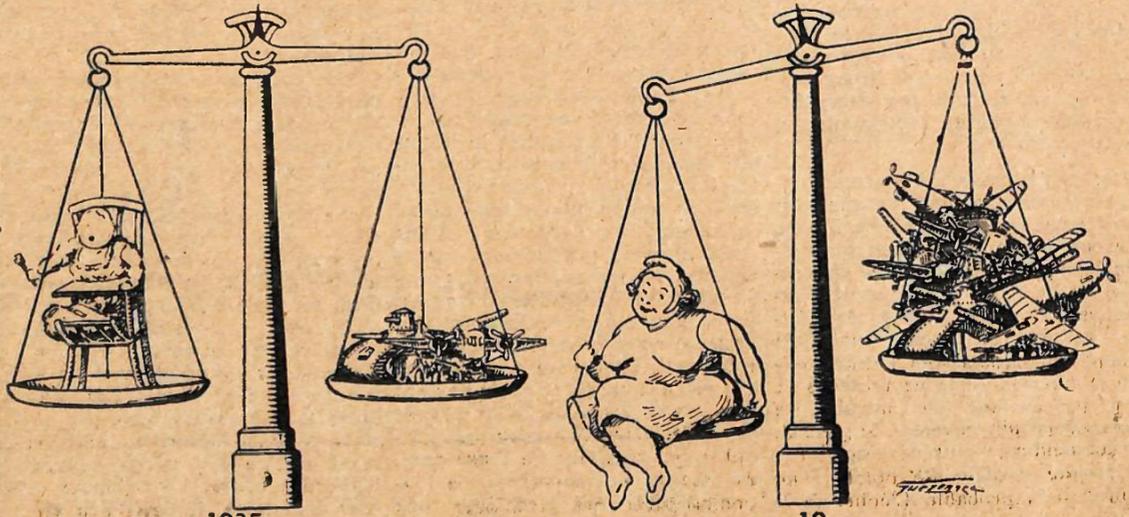
C'est la misère : la grande pénitence dans toute son horreur.

Il n'est pas pourtant que la production théâtrale fasse défaut. Les directeurs de salles sont submergés de pièces en un ou plusieurs actes, en vers et en prose, en musique ou sans musique. Ils en reçoivent à profusion de tous les calibres, de tous les tons et de toutes les couleurs. De quoi satisfaire tous les goûts. Il n'y a que l'embarras du choix. Mais cet embarras est grand. Qu'est-ce qui peut bien guider MM. les directeurs ? Quels sont les facteurs d'influence, les repères ?

Industriels avisés — il faut qu'ils le soient avant tout — les entrepreneurs de spectacle ne peuvent monter des pièces coûteuses qu'à la condition d'avoir par avance la certitude qu'ils n'en seront pas pour leurs frais, qu'ils n'aboutiront pas à un « four », que la pièce montée et jouée à grands frais attirera la clientèle et ne la fatiguera pas. Force leur est donc d'éliminer tout ce qui ne sera pas du goût du public, de discerner parmi des centaines de chefs-d'œuvre, le chef-d'œuvre unique fait pour le public.

## DÉCLARATION STALINE-LAVAL

... La force armée doit être maintenue au niveau de la sécurité.



— 1935 — — 19.. —  
— Mais que faire pour empêcher cette dernière de grossir ? —

Grosse préoccupation, grave souci qui implique de fortes connaissances de la psychologie des individus et des foules. Dénicher du premier coup d'œil la pièce à succès n'est pas, on en conviendra, à la portée de tout le monde. Si fabriquer la pièce à succès demande art et invention, risquer sur une probabilité des centaines de milliers de francs, exige audace et génie.

Les auteurs de talent — et tous ont la prétention d'en avoir, — réclament des directeurs de génie. Le génie directeur conditionne absolument le talent des auteurs de pièce. Mais c'est le public qui conditionne le tout.

Or présentement le public est difficile. Il déserte les salles ; son indifférence menace de tuer le théâtre : il suffit de considérer les théâtres qui jouent « relâche » en pleine « saison » pour être fixé sur l'étendue et la gravité du mal. Le public laisse tomber...

Est-ce donc qu'il n'a plus les « moyens » ? Non, le public ordinaire des spectacles se compose en grande partie de gens qui ne souffrent point d'impécuniosité radicale, et puis les prix des places ont baissé fortement !

Est-ce donc que le public ne trouve plus le genre de spectacle qui lui convient ? Il faut bien le croire. Nous en revenons à la question que se posent auteurs et directeurs : Qu'est-ce donc qui pourrait convenir au public 1935 ? Les points de repère sont dans le passé : les réussites commerciales éprouvées, seules, font encore salles à peu près comblées. Les directeurs avisés ne manquent pas de s'en tenir à elles. Comédies grivoises ou sentimentales, drames pleurards ou grandguinoloques, opérettes et vaudevilles militaires, revues à grand spectacle avec beaucoup de déshabillés, voilà ce qui reste toujours en faveur. Sorti de là, rien ne va plus. Inutile de se mettre en frais d'innovations : s'en tenir à ce qui excite les parties gaillardes de l'individu. Viser plus haut c'est faire fausse route.

Ainsi le théâtre nage, si l'on peut dire, en plein réalisme bourgeois. Seul théâtre adéquat à notre humanité porcine — elle est devenue telle par l'argent — celui qui dispense abondamment de la cochonnerie, toujours de la cochonnerie, encore des cochonneries...

Peut-être y aurait-il matière à discrimination dans le public ? Peut-être les hommes de théâtre pourraient-ils tâcher à éveiller un

public non bourgeois, un public encore sain, neuf et frais, un public prolétarien par exemple ?

S'inspirant de ce qu'ils voient ailleurs, certains auteurs y ont songé. L'un d'eux, H.-R. Lenormand, s'est posé la question : Le public français du théâtre peut-il changer ? A-t-il conscience de la nécessité où il se trouve d'opérer un nouveau classement des valeurs ? A-t-il le pouvoir de devenir sensible aux plus élevés ? La réponse lui est venue d'elle-même jaillie de la réalité : « Non, dans le cadre d'une démocratie illusoire et d'un système social où les valeurs prédominantes sont celles de la petite bourgeoisie, l'idéal théâtral des foules ne peut être transformé. »

Le prolétariat français est donc à l'instar de la petite bourgeoisie ?

« Ce qui rend si difficile dans ce pays la création d'un art et d'un théâtre vraiment prolétariens c'est que le goût des travailleurs est en somme bourgeois... Le théâtre bourgeois avec ses comédies veules et brillantes, ses spectacles hypocritement érotiques... ce mélange de perfection technique et de faiblesse intellectuelle, de somptuosité visuelle et de bassesse morale... cet art hybride qui révolte l'esprit en charmant les sens, ne donne pas seulement satisfaction aux classes moyennes : il est le centre d'attraction, l'objet des convoitises secrètes du public des travailleurs... »

C'est terrible et c'est vrai. Cet incoercible penchant à l'obécité, cette propension nau-séabonde à la pornographie, que le luxe et la luxure d'en-haut communiquent à ceux d'en-bas, la connaissent bien pour en tirer profit, non seulement les entrepreneurs de spectacles, mais aussi les fabricants littéraires, les journaux, etc., tous ceux qui, de quelque manière, spéculent sur une foule, sur un public.

Peut-on réagir ? Quelque chose peut-il encore être sauvé de l'intellectualité, de l'idéalisme, de la beauté ? Non si l'on s'adresse à la bourgeoisie ; non, si l'on est obligé de passer par les classes dirigeantes. Un auteur dramatique qui eût voulu porter à la scène un témoignage sincère et véridique, donner voix à la plainte des hommes et à ses revendications, battre le rappel des révoltes, celui-là eût vainement cherché un directeur, une scène...

La guerre plus désastreuse au moral qu'au physique a infligé à l'évolution de l'humanité une solution de continuité définitive. Les

## Les victoires sans lendemain ou... l'éternelle histoire

Nos Jacobins style 1935 ont fait ces temps-ci tout ce qu'il ont pu pour élever le potentiel historique du Peuple qu'ils qualifient de souverain. En particulier, ils se sont livrés à des travaux d'exégèse, d'où il appert aux yeux du commun peuple, que la prise de la Bastille fut le premier acte et le point de départ d'une ère de liberté. Or la réalité veut que la Bastille prise et même démolie, le populisme vainqueur se trouve gros-jean comme devant.

Trois ans plus tard, en juillet 1792, Marat écrivait :

« La révolution a tourné contre le peuple : Pour la Cour et ses suppôts elle est un motif éternel de captation et de corruption ; pour les législateurs une occasion de préparations et de fourberies. Et déjà elle n'est pour les riches et les avarés qu'une occasion de gains illicites, d'accaparements, de fraudes et de spoliations ; le peuple est ruiné et la classe innombrable des indigents est placée entre la crainte de périr de misère et la nécessité de se vendre... Ne craignons pas de le redire : nous sommes plus loin de la liberté que jamais, car, non seulement nous sommes esclaves, mais nous le sommes légalement. »

Et encore :

« Les idéaux ont été saccagés à jamais. En théâtre, en art populaire rien ne subsiste. L'œuvre des Cémier, des Mirbeau, de combien d'autres, est anéantie. Les survivants de ce passé se trouvent en présence d'un abîme. Que sortira-t-il des sombres profondeurs ? La dictature ? Peut-être ? »

On en est hélas ! à en admettre l'idée. Saturés d'indignation et de dégoût, il ne reste plus aux hommes qui pensent que la satisfaction intime et profonde du mépris, du refus et de la révolte et la suprême consolation de maintenir quand même l'orgueil des supériorités morales hors du contact de la Bête vautre dans ses déjections.

HOMO.

## PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

XVI

Le XIII<sup>e</sup> siècle, surtout dans sa seconde moitié, aura été la belle époque de la bourgeoisie. L'époque de l'épanouissement communaliste. L'époque où les corporations dites supérieures s'emparent de la vie des Cités.

Déjà Saint Louis a confié l'administration de la police parisienne à un « grand bourgeois » : Etienne Boileau, ou Boyleau ou Boylesve. Ce prévôt de Paris ne se contentera pas de réglementer les corporations, de les enfermer dans des compartiments plus rigides, d'instituer des « confréries » qui, placées sous l'invocation de saints, veilleront plus particulièrement à ce que soient suivies les cérémonies cultuelles, à ce que les églises soient entretenues, etc., il apportera un soin jaloux à ce que les devoirs et obligations de toute nature qui incombent aux petits métiers et au menu peuple soient strictement observés : paiement du *taulier* en argent, du *hauban* en nature, des taxes, impôts, redevances, droits, autorisations d'exercer un métier, permis d'ouvrir boutique, licence d'arborer une enseigne, acquits des péages divers, monopole des foires et marchés, droit de prise et de préemption du seigneur, droits d'estampille, de pesée, droits de havage et de péage du bourreau, personnage considérable, chargé de pourvoir de chair humaine, le gibet, les échafauds et les piloris des carrefours, sans compter les services et corvées tels que : police des rues, défense des remparts, sonnerie du couvre-feu, patrouille de guet, etc., etc. Déjà commence à s'accuser la tendance à la maîtrise héréditaire : le grand prévôt décrètera que dans certaines corporations nul ne pourra devenir maître s'il n'est fils de maître. Plus tard, le roi s'emparera des maîtrises et des jurandes. Bientôt les « compagnons » se verront parqués dans le salariat à vie. La lutte des ouvriers contre les maîtres commença. Dès Philippe le Bel on signale des grèves violentes. En 1280 à Provins les ouvriers drapiers se soulèvent et massacrent le maire. A Chalons le roi doit intervenir pour régler la longueur de la journée. A Reims, en 1292, un jugement est rendu interdisant bans et alliances. C'est déjà l'esprit de la loi Chapelier de 1791 sur les coalitions. On assiste encore à d'autres phénomènes tels que les protestations ouvrières contre l'appel d'ouvriers étrangers qui font baisser le prix de la main-d'œuvre, les tendances monopolistes de certains corps de métiers, la genèse du *compagnonnage* du côté des ouvriers et de la *franc-maçonnerie* du côté bourgeois. On voit suffisamment que dès ces temps reculés les mêmes problèmes qui assaillent le monde présent étaient en germe, avec les mêmes facteurs, les mêmes causes premières, les mêmes effets... Mais il demeurait malgré tout un « sens de l'humain » qui s'est dissipé au cours de l'évolution mécanique.

Il suffirait de changer quelques termes pour que cela s'applique très exactement à la situation présente, n'est-il pas vrai ?

A la fin de 1792, après le 10 août et les journées de septembre, la déchéance de la monarchie étant chose accomplie, les Jacobins dominaient à la Convention. Et en 1793, après la chute des Girondins, 31 mai, les Jacobins exercèrent une dictature auprès de laquelle celles que nous voyons à l'heure présente sont de la petite bière. Or cette dictature jacobine contre qui se tourna-t-elle finalement ? Contre le peuple, je dis bien contre le peuple, contre les Hébertistes et contre l'an *dela de Hébert*, contre les socialistes populaires, contre ceux qui voulaient réaliser l'égalité de fait et fonder la république sociale sur des assises inébranlables. Les Jacobins 1935, dont les prototypes se trouvent en 1793, — à l'exception de Marat qui fut peuple jusqu'à la moëlle des os — sont donc bien mal venus de se revendiquer du peuple. Et le peuple est bien bête qui les suit. Il a l'excuse d'ignorer l'histoire. Mais cette excuse n'avance pas ses affaires.

## LA PROPRIÉTÉ

### Motifs d'espoir

Tant que subsisteront le formidable appareil répressif de la justice et l'écrasante hiérarchie du fonctionnarisme, l'individu connaîtra les souffrances d'une contrainte dont la nature ne s'accommode point. Prisons et tribunaux socialistes ne vaudraient pas mieux que ceux d'aujourd'hui. « Seraient-ils heureux, ceux qui comparaitraient devant ces tribunaux et seraient plus ou moins longtemps détenus dans les nouvelles bastilles ; ou encore condamnés par la magistrature socialiste aux plus durs travaux ? Les rivalités s'exerceraient-elles moins violemment qu'aujourd'hui, entraînant à leur suite leur hideux cortège de haine, de rancune, d'envie, de calomnie, de bassesse, de flatterie, lorsque le champ commercial, industriel et financier leur étant fermé, elles se livreraient bataille pour les premières places dans la hiérarchie administrative ? Aurait-il plus que de nos jours, la possibilité de satisfaire tous ses besoins, c'est-à-dire de goûter le bonheur, l'individu dont tous les appétits seraient, comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui peut-être, incessamment prévus, réglementés et mesurés ? »

Ce qui se passe, à l'heure actuelle, en Russie, ne confirme que trop les prévisions de Sébastien Faure. Encore doit-on remarquer que l'effrayant et séculaire misère du peuple, en ce pays, prédisposait l'immense majorité des habitants à faire passer les besoins matériels avant les satisfactions intellectuelles et morales. Dans les contrées où les hommes sont plus instruits, les mentalités plus ouvertes, le goût de l'indépendance plus développé, un triomphe durable du bolchévisme apparaît improbable. L'échec de la

propagande communiste, dans un grand nombre de pays, trouve là sa véritable explication.

L'anarchie aura l'avenir pour elle, quand les peuples feront passer au premier plan les aspirations du cœur et du cerveau. Mais c'est une illusion de croire qu'elle réclame, pour devenir possible, une perfection dont les hommes ordinaires sont incapables. Parfois ses partisans eux-mêmes ne paraissent pas avoir une idée nette de la situation. Ils oublient qu'une association libertaire disposant des droits de sélection de légitime défense ne serait point désarmée, comme on le laisse croire. Certes, elle ne contraindrait personne soit à entrer dans son sein, soit à y rester, mais elle n'aurait pas à faire vivre des parasites, qui voudraient prendre sans rien donner. Voyez l'animal, il doit chercher sa nourriture, s'il reste à l'état isolé ; et, s'il fait partie d'un groupe (l'abeille ou la fourmi par exemple), il doit fournir sa part de travail à l'œuvre collective. Pas davantage l'anarchie n'implique absence de plan, manque de prévoyance ; c'est le contraire qui est vrai, puisqu'elle requiert le triomphe complet de la raison. Si la population devient trop dense, il faudra bien qu'une entente intervienne concernant la procréation ; et des accords entre producteurs seront toujours indispensables, pour éviter un vain gaspillage d'énergie. Grâce aux belles recherches d'E. Armand, nous connaissons de nombreux milieux de vie en commun ; très peu ont prospéré ; très peu ont fait œuvre durable. N'en soyons pas surpris : sans parler des difficultés qui résultent de l'ambiance, du manque de ressources, de l'incompatibilité des caractères, une

association libertaire a contre elle de ne pouvoir utiliser son droit de légitime défense.

Depuis longtemps, la société se réserve de protéger choses et personnes, interdit de recourir à des mesures compensatrices sans intervention des juges, empêche par mille entraves légale le libre jeu de la réciprocité. Or, les règles d'action des groupements anarchistes s'accordent mal avec les articles du code ; de plus, tribunaux et police traitent avec une dureté insigne les adversaires de l'autorité. L'Etat les prive de tout moyen de défense, sans leur fournir aucun avantage compensateur ; il livre les associations libertaires à la merci de leurs adversaires, et du dehors et du dedans. Sa disparition, en rendant de nouveau possible l'exercice, par les groupes et les individus, des droits naturels de légitime défense et de réciprocité, modifierait complètement la situation. Une rigoureuse sélection évite bien des ennuis ; elle s'impose, lorsqu'on redoute une immixtion occulte d'individus malveillants ou d'agents secrets de l'Etat. Mais elle n'est praticable que dans les associations fermées, et n'apporte pas de solution au problème de la réorganisation de la société prise dans son ensemble.

Les syndicats peuvent devenir de précieux instruments d'action, sous l'influence et l'impulsion de l'esprit libertaire. Ils se fondent sur l'intérêt et jouissent d'une certaine tolérance légale, en raison de leur caractère professionnel. « Le syndicat, remarque Pierre Besnard, est la forme-type et réellement concrète de l'association libre. On peut dire, en vérité, qu'il a toujours existé. En effet, à toutes les époques de l'histoire, les hommes — comme les animaux, les végétaux et les minéraux se sont réunis par « famille », par espèce, puis par affinité, pour se défendre collectivement contre les périls naturels d'abord ; contre les animaux qui leur disputaient le droit à la vie ;

contre d'autres hommes plus tard, lorsque la force, puis la ruse, créant la propriété, le pouvoir, l'autorité, l'Etat, firent des hommes, des esclaves et des maîtres, des seigneurs et des serfs, des pauvres et des riches, des capitalistes et des ouvriers, des gouvernants et des gouvernés ». Devenu pleinement conscient de sa raison d'être, doté de programmes méthodiques et précis, le syndicalisme, qui contraindrait son existence, au moins dans une certaine limite, connu chez nous de rapides succès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Il fit trembler les défenseurs du Capital et de l'Etat. Mais l'intrusion de politiciens, dans les postes de direction, provoqua des déviations qui l'affaiblirent et arrêtèrent ses progrès. Partisans de la deuxième ou de la troisième Internationale ou même simples radicaux-socialistes prétendent annexer, à leur profit, les organisations syndicales. Trop souvent ils réussissent, pour le malheur de la classe ouvrière. Néanmoins les succès du début sont, pour nous, riches de promesses futures : ils démontrent la possibilité pratique de vastes associations libres et révèlent l'existence d'aspirations anarchistes dans les masses populaires.

Ajoutons que les divergences de vue, qui séparent anarchistes communistes et anarchistes individualistes, nous semblent conciliables dans le domaine pratique. Les seconds acceptent généralement l'association en matière de production, mais n'admettent point le communisme en matière de répartition. Or, l'Etat disparu, rien ne s'opposerait à l'existence d'associations construites d'après des types très différents : communistes et individualistes pourraient coexister, s'accordant sur cette base : que nul n'a le droit de priver autrui du fruit de son labeur, mais que chacun est libre d'adopter le mode de travail et de répartition qu'il préfère.

L. BARBEDETTE.

Maîtresse de la vie économique des cités, et l'on pourrait dire aussi de la vie spirituelle, la Bourgeoisie allait être appelée à entrer, comme ordre politique, dans les « états » du royaume. Imitant en cela les précédents anglais, Philippe le Bel convoqua ses états généraux de 1302, en faisant figurer, à l'arrière de la noblesse et du clergé, les députés des communes, le *tiers état*.

Dans l'esprit de la monarchie la convocation des états généraux n'est jamais qu'un moyen circonstanciel de renouer avec la nation et ce moyen n'aura d'opportunité qu'en cas de problème épineux à résoudre, de situation compromise à redresser, de difficultés financières à aplanner.

(Voir la suite en 7<sup>e</sup> page.)

# Une des belles figures de la Commune

EUGENE VARLIN  
ouvrier relieur  
(Suite)

Avec son ami Jourde, un comptable, il alla trouver le directeur de la Banque de France, il exigea de l'argent pour payer la garde nationale, c'est-à-dire tous les ouvriers qui avaient été armés au moment du siège. Le directeur accorda plusieurs millions. Les deux amis, avec ces pauvres ressources, subvinrent à tous les besoins. Ces deux ministres de la Commune mangeaient à trente sous dans un restaurant voisin du ministère. Varlin n'avait rien changé à ses habitudes. Il n'avait pas songé seulement à renouveler ses vêtements de prolétaire.

Pendant les huit semaines que dura la Commune, il se dévoua à toutes les tâches. Aux finances, aux subsistances, à l'intendance, partout où il fallait de l'ordre et de la promptitude, on retrouvait Varlin. Sa claire intelligence l'avertissait bien que la cause ouvrière était perdue, que les Versaillais seraient certainement les plus forts. Mais il voulait qu'elle demeurât pure et belle pour l'avenir, et il souffrit atrocement des querelles qui ravagèrent le Conseil général de la Commune.

Ce fut presque un soulagement pour son cœur lorsqu'il fallut lutter, en désespérés, sur les barricades, après l'entrée des troupes de l'Assemblée dans Paris. Au carrefour de la Croix-Rouge, au Panthéon, à la mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement, partout où il y avait danger, on le retrouva pendant la terrible semaine du 21 au 27 mai. Il fut des derniers combattants.

## Son calvaire. — Sa mort

Le 28 mai, le dimanche, il ne songea pas à se cacher. A l'aube, il errait, désespéré, par les rues ensanglantées. Il allait sans but, d'un pas de somnambule. Cinq ans d'efforts et la vie surmenée, fiévreuse des dernières semaines avaient épuisé ses forces. Square Montholon, il s'assit sur un banc. Un prêtre passa, le vit l'examina, le reconnut. Au même moment, une patrouille débouchait. Le prêtre, après une minute d'hésitation, alla droit au lieutenant, lui désigna l'homme assis.

Rappelons ici que Varlin s'opposa au massacre des otages quelques jours avant.

Varlin fut saisi, traîné au poste voisin. Alors la foule s'amassa. Quand elle sut son nom, certaine de sa proie, elle laissa éclater une joie de fauves. « A Montmartre ! A Montmartre ! Il faut qu'on fusille ce scélérat rue des Rosiers. » C'était là que, le 18 mars, lorsque les Parisiens proclamaient la Commune, deux généraux, Lecomte et Clément Thomas, avaient été fusillés par les soldats qui venaient de se déclarer pour les Parisiens. La foule voulait que Varlin fût fusillé à cette même place.

Quand la férocité populaire est déchaînée, il lui faut une proie quelle qu'elle soit. Ce sont là, tristes incidents de folie furieuse inhérents aux circonstances. Chaque victime peut répéter : « Pardonnons-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » L'apôtre Varlin, certain-

ment, a dû le penser aussi bien que l'archevêque de Paris ou d'autres victimes de la Révolution.

Donc, on monta vers Montmartre. Des femmes l'injuriaient, lui lançaient de la boue, lui crachaient à la figure. Quand on arriva à Montmartre, une voix cria : « Il n'a pas assez souffert ! Il faut le promener encore ! » Et on le promena encore ! Les soldats le frappaient de coups de crosse, le piquaient de leurs baïonnettes. Quand on revint rue des Rosiers, son corps n'était plus que lambeaux. Des lignards le portèrent près du mur. Un feu de peloton l'acheva. La foule s'acharna sur le cadavre. Le lieutenant — il s'appelait Sicre — distribua à ses soldats les quelques sous trouvés sur le mort ; il garda pour lui la petite montre offerte en souvenir par les ouvriers relieurs de 1864.

Ainsi mourut Varlin. Il était vraiment ce que les socialistes appellent un militant ouvrier.

Au bas de ce récit, Albert Thomas, auteur de *Lectures Historiques. — Histoire anecdotique du travail*, ajoute :

« Réflexions. — Aux manuels d'histoire, qui contiennent tant de calomnies sur la Commune, nous opposons simplement la vie de Varlin. Ce récit exact a été écrit d'après une brochure de M. Faillet, intitulée *Eugène Varlin*, et d'après quelques pages de la *Semaine de Mai*, de M. C. Pelletan. »

Dans son *Histoire de la Commune de 1871*, voici comment s'exprime Lissagaray :

Mort de Varlin. — Varlin, hélas ! ne devait pas échapper. Le dimanche 28, place Cadet, il fut reconnu par un prêtre qui courut chercher un officier. Le lieutenant Sicre saisit Varlin, lui lia les mains derrière le dos et l'achemina vers les Buttes où se tenait le général de Laveaucoupet. Par les rues escarpées de Montmartre, ce

Varlin, qui avait risqué sa vie pour sauver les otages de la rue Haxo, fut traité une grande heure. Sous la grêle des coups, sa jeune tête méditative qui n'avait jamais eu que des pensées fraternelles, devint un hâchis de chairs, l'œil pendant hors de l'orbite. Quand il arriva rue des Rosiers, à l'état-major, il ne marchait plus ; on le portait. On l'assit pour le fusiller. Les soldats crevèrent son cadavre à coups de crosse. Sicre vola sa montre et s'en fit une parure.

Le Mont des Martyrs n'en a pas de plus glorieux. Qu'il soit, lui aussi, enseveli dans le grand cœur de la classe ouvrière ! Toute la vie de Varlin est un exemple. Il s'était fait tout seul par l'acharnement de la volonté, donnant, le soir, à l'étude les maigres heures que laisse l'atelier, apprenant, non pour se pousser aux honneurs comme les Corbons, les Tolains, mais pour instruire et affranchir le peuple. Il fut le nerf des associations ouvrières de la fin de l'Empire. Infatigable, modeste, parlant très peu, toujours au moment juste et, alors éclairant d'un mot la discussion confuse, il avait conservé le sens révolutionnaire qui s'émeuse souvent chez les ouvriers instruits. Un des premiers au 18 mars, au labeur pendant toute la Commune, il fut aux barricades jusqu'au bout. Ce mort-là est tout aux ouvriers.

Les journalistes versaillais crachèrent sur son cadavre, dirent qu'on avait trouvé sur lui des centaines de mille francs, bien que le rapport officiel eût dit : « un portemonnaie contenant 284 fr. 15 ».

J'ai donc puisé à bonne source et me félicite d'avoir pu exposer mieux que par moi-même la vie si belle de l'ouvrier relieur, si bien jugé, si admiré par tous les militants ouvriers. Son souvenir est un exemple, un réconfort, une consolation à tant de tristesses sociales !

Evidemment, on ne glorifie pas le sincère et modeste apôtre Eugène Varlin pour éclipser d'autres personnalités de la Commune plus connues. Il est, pour nous, une représentation parfaite de la conscience ouvrière, du courage révolutionnaire des insurgés qui animaient les hommes de la Commune. On honore en lui tous les travail-

leurs massacrés en ces jours affreux de la fin de mai 1871.

La traditionnelle procession annuelle au Mur des Fédérés est prétexte à se compter de ceux d'entre nous qui espérons encore venger les martyrs de cette époque terrible.

Cette année encore, nous n'avons pas manqué à la bonne coutume d'aller clamer solennellement notre amour de la Justice et de la Liberté, chacun à notre façon.

Hélas ! il nous a bien fallu constater, une fois de plus, que l'harmonie et la fraternité sont encore loin d'être réalisées parmi tous ceux qui marchaient en foule au Père-Lachaise.

La discorde règne au camp des révolutionnaires malgré toutes les appellations dont se désignent les groupes.

A vouloir imiter ceux de la Commune, même dans leurs torts, le prétendu front commun actuel, s'il ne comprend l'indispensabilité de l'Union réelle, pourrait marcher de nouveau au massacre !

(Fin.) G. YVETOT.

## PRENDRE NOTE

Notre prochain n° paraîtra

à Paris

le Jeudi 1<sup>er</sup> Août

ROGER MONCLIN

## LES DAMNES

### DE LA GUERRE

Les Crimes des Conseils de Guerre

Prix : 5 fr. ; franco 5.50

# LA PREPARATION A LA GUERRE SANS LA RESISTANCE DU PEUPLE - POURQUOI ?

## I. — En présence de la Guerre

La gigantesque préparation de tous les gouvernements à une nouvelle guerre mondiale est évidente. Déjà avant le rétablissement du service militaire obligatoire par la dictature en Allemagne, cette préparation était en pleine marche, mais depuis l'annonce faite par Hitler d'organiser une armée aérienne et de rétablir la conscription, depuis cette récente étape vers « la prochaine dernière guerre » la préparation a été intensifiée et accélérée partout.

On ne peut pas dire que les hommes d'Etat et les politiciens fassent secret de leurs intentions. Loin de là, ils affirment le danger de guerre et préparent l'opinion des peuples à en accepter l'idée.

Winston Churchill, l'homme d'Etat anglais, dit en parlant du déchirement du traité de Versailles par l'Allemagne hitlérienne et de son industrie d'armements :

« Nous sommes entrés dans un temps de danger sérieux. Nous ne sommes pas avant une guerre nouvelle, mais nous sommes devant une possibilité qui ressemble beaucoup à la guerre qui finissait en 1918... La situation est pire qu'elle n'était en 1914, et il se pourrait bien que nous ne puissions plus la contrôler. »

Ces lignes accusent l'intention d'exercer contre l'Allemagne militarisée une pression économique prévue du reste par le traité de Versailles qui envisage des mesures sociales, économiques précédant des actes militaires.

Ces mesures économiques préventives seraient sans doute préférables à tous moyens de guerre terrestre, maritime ou aérienne, technique, chimique ou bactériologique. Malheureusement la guerre sera rendue inévitable si l'Allemagne ne se rend pas. La forme économique de la guerre d'un Etat contre un autre risque d'amener la guerre par les armes plutôt que de la conjurer. Si elle suffisait au maintien de la Paix les gouvernements pourraient liquider l'industrie des armements, mais il est suffisamment démontré que les méthodes de lutte économique ne suffisent pas à garantir les peuples contre la guerre.

Une lutte économique se traduisant par un blocus total met les populations du pays visé en présence de cette alternative : ou mourir de famine en masse, ou se révolter contre leur propre gouvernement si celui-ci ne veut pas se rendre à temps. C'est pourquoi aucun gouvernement ne subirait un blocus ou un encerclement sans se déclarer « attaqué » et alors commencerait la guerre armée par laquelle le peuple est si bien décimé qu'il n'a plus la possibilité de se révolter, surtout dans notre temps d'attaques brusquées et d'engins de mort perfectionnés.

Toutes les préparations de « défense passive » n'y changeront rien. Toutes ces « masquerades » ne serviront qu'à démontrer, après coup, leur grande tromperie (1).

D'ailleurs un gouvernement encerclé économiquement fera d'autant plus vite la guerre armée que la technique moderne de la guerre permet aux éléments directeurs de diriger sans être moindrement dans la zone du danger ; cette technique a seulement besoin de petits groupes bien armés entrant en campagne ; tous les dirigeants seront hors de danger tandis que de larges masses du peuple seront massacrées.

Le fait que Hitler a rétabli le service militaire obligatoire ne signifie pas qu'il faille une grande armée en cas de guerre, mais plutôt qu'il est nécessaire d'avoir des masses militarisées, entraînées et disciplinées. La science militaire d'aujourd'hui affirme que le temps des grandes armées pour la guerre est dépassé. Le général von Seeckt, le vrai réorganisateur de l'armée allemande d'après-guerre déclare, dans plusieurs de ses œuvres de technique militaire, qu'une grande armée est sans efficacité. Il a eu raison de changer les termes « chair à canons » en « chair à bombes » (2).

En résumé on peut dire que l'emploi de sanctions économiques de deux côtés ne sera que la première phase de la guerre ; ce sera la première et la seule déclaration de guerre. La guerre en armes se déclenche par une agression imprévue ; car, et la littérature militaire

## II. — Où est la guerre contre la préparation à la guerre ?

Le danger de guerre devient de plus en plus menaçant. Ce fait pose la question : Quelles sont les mesures qui pourraient éviter que la guerre éclate en empêchant la préparation à la guerre ? Où sont les grandes organisations qui s'opposent à la course aux armements de tous côtés ? Où est ce grand mouvement de la paix qui s'oppose à la guerre et à sa préparation (sans laquelle toute guerre est impossible) ?

Le mouvement pacifiste de notre temps se compose des tendances suivantes :

- (1) L'ex-ministre et sénateur français Henry Lemery dit (« La guerre aérienne de l'avenir ») : « L'avion militaire est une arme agressive, et surtout une arme agressive contre laquelle il n'y a pas de défense. »
- (2) Le livre de l'expert militaire italien Rocco Moretta est très instructif sur ce point. Il s'intitule : « Comment sera la guerre de demain ? ». Il développe la querelle théorique dans la science militaire de notre temps. Les uns, les « révolutionnaires », croient à la suprématie absolue de la technique ; les autres, les « évolutionnistes », croient toujours à la supériorité numérique et à la stratégie, ce qui est bien dépassé comme du reste Moretta le prouve.

est unanime à le dire, dans la guerre aérienne, c'est l'agresseur qui a les plus grandes chances pour lui.

- 1° Les pacifistes de gouvernements, les hommes d'Etat et politiciens qui prétendent travailler pour la paix ;
- 2° Les pacifistes bourgeois de la démocratie et du libéralisme ;
- 3° Les partis politiques dits ouvriers, socialiste, bolchéviste, etc. ;
- 4° Les mouvements syndicaux qui suivent les précédents ;
- 5° « La ligue mondiale pour la suppression de la guerre », fondée par Henri Delmont ;
- 6° La Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté ;
- 7° La Ligue Internationale pour le Rapprochement des Peuples ;
- 8° L'Association Internationale Antimilitariste ;
- 9° L'Internationale des Réfractaires à la Guerre.

Cette liste ne prétend pas être toute complète, mais elle est assez large et il convient d'examiner l'activité actuelle de toutes ces organisations.

Ceux nommés sous les paragraphes 1 et 2, ils s'appuient surtout sur la « Société des Nations » et le « Pacte Kellogg ». Leur œuvre pour la paix est identique à l'action pacifiste de l'Eglise ; ils travaillent et sont adhérents de la paix aussi longtemps que la guerre n'a pas éclaté. Le cas échéant ils s'associent au parti guerrier sous prétexte d'une « nécessité insurmontable ». D'ailleurs ces gens sont en grande partie eux-mêmes intéressés à la victoire de leur gouvernement, ayant des positions au gouvernement, et, secrètement, la plupart sont actionnaires de l'industrie internationale d'armements.

Pour démontrer l'imposture de ces pacifistes hypocrites comme les Macdonald, Henderson en Angleterre et les Roosevelt, etc., en Amérique, il suffit de l'exemple suivant :

Après les révélations sensationnelles de l'écrivain américain Quince Howe, concernant les profits immenses de l'industrie guerrière et après les constatations sensationnelles de la « commission d'étude » qui examinait ces révélations, le sénateur républicain Eve proposait contre cette « corruption du nationalisme » que l'Etat confisque tous les profits supérieurs à 10.000 dollars. Le sénateur savait que le gouvernement n'accepterait jamais sa proposition mais pour en rendre la prise en considération tout à fait impossible, le président Roosevelt émit une autre proposition ; celle-ci : qu'on forme un comité chargé d'élaborer une loi rendant pour l'avenir tous les profits de guerre impossibles. Il constitua lui-même rapidement ce comité et le composa de militaires, de banquiers, de directeurs de Trusts et d'autres monopolistes, c'est-à-dire de gens tous intéressés à l'industrie des armements...

(A suivre.)

Pierre RAMUS.

# La vie économique et sociale

## UN ÉPISODE DU BRIGANDAGE COLONIAL

L'Abyssinie entre les convoitises italiennes et la tutelle anglaise

Il faut nous étendre ou exploser... formule chère à Mussolini prononcée il y a quelque dix ans, mais qu'il n'avait pas tenté encore de réaliser. C'est qu'il lui est d'ailleurs difficile de le faire sans porter atteinte au prestige de ses voisins immédiats et peut-être même provoquer un vaste conflit dont le résultat serait problématique.

Mais la situation économique dans l'Italie fasciste est telle, que Mussolini est à la recherche de moyens propres à satisfaire les exigences du capitalisme et du gros commerce et d'apporter remède au chômage.

Tous les gouvernements se heurtent, sur une plus ou moins vaste échelle, aux mêmes difficultés économiques. Pour les résoudre, ils ont tous recours aux expédients que sont les secours de famine, la charité ; là où le producteur cherche du travail on lui en refuse en lui faisant l'aumône pour qu'il ne meurt point tout à fait de faim ; le résultat — la machine marchant à vide et les dépenses demeurant toujours les mêmes — se traduit pour l'Etat par un déficit constant que rien ne peut combler et qui est en fait le prélude à des crises de régime. Considérons, en effet, que l'Italie a huit cent mille chômeurs environ qui constitueraient le cas échéant une armée de mécontents avec qui il faudrait compter et capables de se donner un autre maître que Mussolini. En transformant ces chômeurs en soldats, en aventuriers conquérants, Mussolini croit tenir le dérivatif cherché.

Pour des raisons qu'il resterait assez difficiles à analyser et qui ne donneraient pas de solution au litige actuel, il jeta son dévolu sur l'Abyssinie.

Deux moyens qui se complètent s'offrent au ducé :

1° Le moyen de force consistant à provoquer le motif à intervention.

— Il existe, c'est l'engagement d'Oual-Oual.

2° Le moyen « légal » qui serait admis par la S.D.N. consistant à placer sous la tutelle de pays civilisés — au nom du droit — les peuples enfants. Pour les Italiens, le peuple éthiopien est arriéré et sauvage ; il mérite de passer sous la tutelle de l'Italie, comme les autres peuples africains sont sous celle des autres nations européennes.

Pour justifier son intervention, l'Italie déclare, comme l'ont déclaré tous les Etats qui se lançaient dans les aventures coloniales, qu'« on ne peut concevoir à son avis des droits d'égalité entre l'une des quatre grandes puissances européennes et un Etat africain vivant dans les conditions les plus primitives et immobilisé par un système économique basé sur l'esclavage. On ne peut comparer deux nations aussi diverses par leur histoire, leur culture, leur génie, l'Italie et l'Ethiopie. On ne peut mettre sur le même plan la plus vieille civilisation latine de l'Europe et les mœurs incultes et sauvages des peuplades éthiopiennes. On ne peut faire de parallèle entre l'ordre et la confusion, la discipline et l'anarchie, la civilisation et la barbarie. Rome est un phare d'universalité, un sommet, un monde ; Addis-Abeba, une obscurité, éphémère bourgade africaine ».

Les arguments juridiques de l'Italie, qui ne sont que querelle de mauvais voisins, sont les suivants :

« En premier lieu, ses frontières ne sont pas encore délimitées. C'est le cas notamment avec la Somalie italienne, avec l'Erythrée (Dankalie). En dépit de cette particularité, le gouvernement d'Addis-Abeba, se basant sur le fait que la Société des Nations a l'obligation de protéger l'indépendance et l'intégrité territoriale de ses membres, n'a pas craint d'en appeler à Genève pour l'incident de Oual-Oual en prétextant une violation de son territoire. On a le droit, cependant, de se demander comment Genève pourra juger le point de savoir si l'intégrité de l'Ethiopie a été violée, puisque cet Etat n'a pas de frontières définies. »

D'après les cartes italiennes mêmes, Oual-Oual est à 100 kilomètres de la frontière en territoire abyssin.

« En second lieu l'Ethiopie ne dispose pas d'un gouvernement s'étendant sur l'ensemble du pays. »

« En troisième lieu, l'Ethiopie n'a pas tenu ses engagements internationaux. Lors de son admission dans la Société des Nations, elle avait pris l'obligation de faire disparaître la plaie de l'esclavage de la surface de son territoire. Or, après douze ans, rien ou peu de chose a été fait à cet égard. Le fait est confirmé par nombre de documents publiés par la Société des Nations. L'un d'entre eux du 20 août 1931 parle même de deux millions d'esclaves. Les autorités éthiopiennes avouent elles-mêmes qu'elles sont dans l'incapacité de remédier facilement à cette situation, la libération des esclaves se heurtant à l'hostilité des ras, de même qu'à d'antiques traditions. »

Or, l'Italie considérant que les nations européennes — la France et l'Angleterre en l'occurrence — lui laisseraient sa liberté d'action, amena à pied-d'œuvre plus de deux cent mille hommes, dont le chiffre doit prochainement doubler, et 30.000 ouvriers. Ils ont entrepris de vastes travaux qui comprennent tout à la fois des œuvres défensives et des constructions routières ou stratégiques de vaste envergure. Les travaux routiers, qui seront achevés en octobre prochain, comprendront la grande route du plateau de l'Erythrée à la mer de Massaoua et à Asmara, d'une lon-

gueur de 114 kilomètres, ainsi que seize routes d'une longueur totale de 700 kilomètres.

Le plan italien est mûrement réfléchi ; il consiste à organiser fortement une offensive qu'ils entendent déclencher après la saison des pluies, c'est-à-dire fin septembre, début d'octobre, qui est la période la plus favorable.

### L'écueil

Dans cette aventure il y a un écueil : c'est l'Angleterre.

La France excipia de ses difficultés intérieures pour ne pas se mêler d'une affaire susceptible de lui aliéner la sympathie de l'Italie. L'Angleterre, plus directement intéressée, entend que l'Ethiopie ne tombe pas sous la coupe italienne, la neutralité amicale de celle-ci étant une garantie de bon équilibre dans la gestion de ses colonies de l'Est africain.

L'Ethiopie est riche en matières premières : on y cultive le café, les céréales ; il y a de l'ivoire et du platine, en outre le Nil bleu y prend sa source. Pour des raisons économiques et politiques, l'Angleterre ne tient pas à ce que l'Italie gouverne l'Ethiopie et elle attendit que Mussolini ait mobilisé à sa frontière de l'Erythrée pour dire halte-là !

Elle a offert alors des compensations à l'Italie, sans prendre même avis du Négus ; refus de l'Italie. Alors la presse anglaise parle de sanctions et le journal anglais, l'« Economist », lançait cette menace :

« Nous prédisons avec assurance que, dans un an, tous les Italiens qui ont une parcelle de sens politique se rappelleront le refus sec de M. Mussolini avec un sentiment de poignant regret. »

Pendant que l'Italie poursuit méthodiquement sa mobilisation, les arbitres délibèrent. Comme ils ne sont pas d'accord, ils demandent la nomination d'un troisième arbitre.

Or, les Etats-Unis se désintéressent de ce conflit, la France semble désireuse de favoriser l'Italie, l'Angleterre est hostile, mais son opinion parlementaire est divisée. Toutefois la politique traditionnelle de l'Angleterre

incline à penser qu'elle ne tolérera pas l'exécution des desseins italiens.

La situation est telle que l'Italie croit son prestige engagé ; or, les premiers coups de feu seraient le signal d'une lutte dont nul ne sait si elle serait localisée ou si elle gagnerait le vieux monde.

Le brigandage colonial, lorsqu'il ne lèse pas les intérêts des peuples civilisés, connaît à peine les honneurs du communiqué. Mais le cas présent dépasse singulièrement les aventures précédentes du fait que des intérêts anglais seraient menacés. Marcher sur les domaines de l'impérialisme britannique n'est pas sans danger. On a même pu lire ces jours derniers que le Négus demanderait à être sous mandat anglais. Nous nous en sommes aperçus à Fachoda. Nous avons reculé, nous avons été sages en la circonstance. Avant de s'engager, Mussolini devra méditer, car un geste dicté par son seul amour-propre pourrait être le signal d'une nouvelle guerre, car derrière le Négus on distingue déjà l'ombre britannique.

N.

### Le « déficit » des chemins de fer

Nul n'ignore que sous l'euphémisme de « insuffisances d'exploitations » les forbans du rail désignent les milliards annuels — pour 1934 la bagatelle de 3 milliards 555 millions — que leur incurie et leur voracité mettent à charge de l'Etat et que l'Etat accepte de leur payer en vertu d'une convention scélérate conclue en 1921.

Or, quand on va au fond des choses on s'aperçoit que le déficit des chemins de fer, « l'insuffisance d'exploitation » se traduit par un superbénéfice énorme que s'attribuent les forbans du rail.

En effet, ces Messieurs, grâce au truc des emprunts — 1 milliard 200 millions en 1935 — qu'ils consacrent à leurs entreprises privées de construction de matériel de chemin de fer, réalisent les plus fructueuses affaires.

L'une de ces entreprises, filiale des Forges et Aciéries de la Marine et Homécourt que dirige le célèbre Théodore Laurent, vice-président du Comité des Forges, a distribué en 33/34 exactement le même dividende qu'en 19/20, malgré la fameuse crise, soit du 15 %. Les bénéfices en progression constante ont atteint 10.437.000 francs pour un capital de 35 millions, soit du 30 %.

Les administrateurs de ces « sociétés auxiliaires » sont aussi les administrateurs des grands réseaux. On comprend donc parfaitement pourquoi les chemins de fer ne font pas d'économies sur les fournitures, au contraire !

Ce scandale, dénoncé au parlement, à chaque occasion, perdure. Et la grande presse est muette sur ce sujet comme elle l'est au sujet du Gaz, de l'Electricité, des Eaux, des Transports en commun, etc., etc...

Ne nous indignons pas, constatons. Mais jusqu'à quand ?

Nous nous excusons auprès de nombreux camarades dont nous avons dû, à cause du marbre en souffrance, renvoyer les articles au prochain numéro.

LE COMITE DES FORGES ET L'ECOLE PUBLIQUE

### A LA PÉTAIN

On sait que le Comité des Forges n'a plus qu'un rêve : Faire de l'école l'antichambre de la caserne. Cette volonté nous est confirmée par les paroles de Weygand à Casablanca, en juin 1935, lors du Congrès des Officiers de réserve fascistes :

« Mais si nous voulons, dans quelques années, revenir au service d'un an, et conserver une armée digne de ce nom, la réforme de l'éducation s'impose. Une voix plus autorisée que la mienne l'a proclamé. »

« Il faut que l'éducation soit menée de telle sorte qu'au régiment le jeune soldat n'ait plus à apprendre que la technique de son métier. Il est nécessaire pour cela qu'il soit accoutumé à une tenue correcte et au respect de ce qui est au-dessus de lui, qu'il soit entraîné à la marche et rompu à des jeux par équipes et par dessus tout, qu'il soit élevé dans l'amour de la France et dans la connaissance de ce qu'il lui doit. »

Le même Congrès fasciste sous la rubrique « Espionnage et menées antipatriotiques » a émis le vœu :

Art. 3. — Que les fonctionnaires soient aidés dans l'accomplissement de leurs devoirs militaires ; que leurs efforts soient particulièrement récompensés et que par contre ceux qui méconnaissent leurs devoirs envers la défense nationale soient l'objet des sanctions les plus sévères.

Dans le journal nancéien des de Wendel : *L'Impartial* (le pendant de *La Liberté* à Paris), M. Désiré Ferry, Président de l'Union Nationale des Officiers de réserve fascistes, est plus explicite encore...

En attendant, l'Ecole est déjà le théâtre de l'activité du bon Comité des Forges si l'on en juge par cette lettre rendue publique (*Bulletin de l'E.P.C.* 1/7/35) :

« Dans une E.P.S. du Nord, nous avons été priés, l'autre jour, d'avoir à faire descendre nos élèves à la cave, à un signal donné. On profiterait des obligatoires manœuvres contre l'incendie pour apprendre aux élèves ce qu'il faudrait faire en cas de bombardement ou d'alerte aux gaz. Ce jour-là, tout a échoué, à cause d'une erreur dans les sonneries et peut-être aussi à cause de la résistance de certains membres du personnel. Mais une sonnette spéciale doit être posée et on recommencera avec descente à la cave et... montée au grenier, « pour le cas où on enverrait des gaz légers » (rigoureusement sic).

« Nous pensons que nous sommes à l'école pour faire travailler nos élèves et non pour nous livrer à des exercices ridicules et inefficaces. Nous ne voulons pas voir transformer les E.P.S. en casernes, nous ne voulons pas être complices des marchands de masques à gaz, et nous nous refusons à créer dans les esprits de nos élèves la conviction que la guerre est inévitable. »

« Nous espérons que le Syndicat des E.P.S. prendra, sur la question, une position ferme et conforme à celle que nous dicte nos consciences de militants syndicalistes et pacifistes. »

J... M..., professeur à D... Jésus-Marie-Joseph ! Peut-on avoir perdu ainsi le « sens » de la Patrie ?

De cette bonne Patrie qui a tant fait déjà pour le multimillionnaire-fasciste Désiré Ferry, de l'avenue de Breteuil et de la « Maisonville » à Pont-à-Mousson ?

Gabriel GOBRON.

### LA BOURSE ET LA VIE ...

## LA TRIBU DES ROTHSCHILD

L'arbre généalogique des Rothschild plonge ses racines dans le ghetto de Francfort. On découvre en 1743 l'ancêtre Amschel-Mayer, banquier du landgrave de Hesse-Cassel, marchand d'hommes. Il mourut vers 1812. Un de ses cinq fils, James, s'installa à Paris. En 1848 les Rothschild de Paris se font naturaliser. Actuellement les trois branches principales de l'arbre sont :

La branche française : Rothschild frères.

La branche anglaise : N. M. Rothschild & Sons.

La branche autrichienne : S.M. Von Rothschild.

Ces branches comportent de nombreuses ramifications.

Au chemin de fer du Nord on trouve réunis les 4 Rothschild français : Edouard, Guy, Henri, James et les anglais : Anthony et Lionel.

L'influence rothschildienne s'étend par parenté à la Banque Daniel-Dreyfus et Cie. A ce groupe se rattachait hier le général Maurin, ancien ministre de la guerre, et le sénateur Henry Béranger, ancien commissaire aux essences, ancien ambassadeur extraordinaire, président des Chargeurs Réunis, président de la commission des Affaires étrangères, grand ami de la Royal Dutch.

Toujours par parenté, les Rothschild sont liés au Weisveiller, vieille famille de banquiers. Un Weisveiller, Arthur, est marié avec Mlle Deutsch de la Meurthe, dirigeante des Pétroles Jupiter (cap. 230 millions), filiale de la Royal Dutch, dont le grand maître est le fameux H. W. Deterding. Le même Weisveiller est administrateur des Docks et Entrepôts de Rouen. Un autre, Jacques, est administrateur de l'Association privée d'études financières, de la Société financière générale, du Crédit foncier d'Afrique. Cette famille compte par alliance un ambassadeur : Adrien Thierry, et un conseiller d'Etat : Helbronner.

Les Rothschild liés au groupe de la Royal Dutch, le sont aussi avec le groupe financier des Sassoon, un des plus riches du monde, qui avec toutes ses filiales et ramifications occupe en Asie une position équivalente à celle des Rothschild en Europe.

Ajoutons que les Rothschild sont un pilier, peut-être le plus solide, de la République. Grand philanthrope et dirigeant de la Société d'encouragement au bien et à l'amélioration des races de chevaux, le baron Edouard s'est vu confier l'organisation et le service financier du « Sweepstake » national, qui a achevé de tournebouler pas mal de têtes.

# L'ENTR'AIDE

Un facteur de l'évolution

Pierre KROPOTKINE

## L'entraide parmi les sauvages

(Suite)

On a fait remarquer plus d'une fois que la principale erreur de Hobbes, aussi bien que des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, était de supposer que l'humanité avait commencé sous la forme de petites familles isolées, un peu dans le genre des familles « limitées et temporaires » des grands carnivores, tandis que maintenant on sait d'une manière positive que tel ne fut pas le cas. Bien entendu, nous n'avons pas de témoignage direct touchant le mode de vie des premiers êtres humains. Nous ne sommes même pas fixés sur l'époque de leur première apparition, les géologues inclinant aujourd'hui à en voir la trace dans le pliocène, ou même dans le miocène, qui sont des dépôts de la période tertiaire. Mais nous avons la méthode indirecte qui nous permet de jeter quelque lumière jusqu'à cette lointaine antiquité.

Une investigation minutieuse des institutions sociales des peuples primitifs a été faite pendant les quarante dernières années, et elle a révélé, parmi leurs institutions actuelles, des traces d'institutions beaucoup plus anciennes, qui ont disparu depuis longtemps, mais cependant ont laissé des vestiges indubitables de leur existence antérieure. Toute une science consacrée à l'embryologie des institutions humaines s'est ainsi développée par les travaux de Bachofen, Mac Lennan, Morgan, Edward Tylor, Maine, Post, Kovalevsky, Lubbock et plusieurs autres. Et cette science a établi avec certitude que l'humanité n'a pas commencé sous la forme de petites familles isolées.

Loin d'être une forme primitive d'organisation, la famille est un produit très tardif de l'évolution humaine. Aussi loin que nous pouvons remonter dans la palé-ethnologie de l'humanité, nous trouvons les hommes vivant en sociétés, en tribus semblables à celles des mammifères les plus élevés ; et il fallut une évolution extrêmement lente et longue pour amener ces sociétés à l'organisation par gens ou par clan, laquelle, à son tour, eut à subir aussi une autre très longue évolution avant que les premiers germes de la famille, polygame ou monogame, pussent apparaître. Ainsi des sociétés, des bandes, des tribus — et non des familles — furent la forme primitive de l'organisation de l'humanité chez ses ancêtres les plus reculés. C'est là qu'en est arrivé l'ethnologie après des recherches laborieuses. Et en cela elle a simplement abouti à ce qu'aurait pu prévoir un zoologue. Aucun des mammifères supérieurs, sauf quelques carnivores et quelques espèces de singes dont le déclin ne fait pas de doute (orangs-outangs et gorilles) ne vit par petites familles errant isolées dans les bois. Tous les autres vivent en sociétés. Darwin a d'ailleurs si bien compris que les singes qui vivent isolés n'auraient jamais pu se transformer en êtres humains, qu'il était porté à considérer l'homme comme descendant d'une espèce comparativement faible, mais sociable, telle que le chimpanzé, plutôt que d'une espèce plus forte, mais non sociable, telle que le gorille (64).

La zoologie et la paléo-ethnologie sont ainsi d'accord pour admettre que la bande, non la famille, fut la première forme de la vie sociale. Les premières sociétés humaines furent simplement un développement ultérieur de ces sociétés qui constituent l'essence même de la vie des animaux les plus élevés (65).

Si maintenant nous nous reportons à l'évidence positive, nous voyons que les premières traces de l'homme, datant de la période glaciaire ou des commencements de l'époque post-glaciaire, prouvent clairement que dès ce temps l'homme vivait par troupes. Les ustensiles en pierre sont trouvés très rarement isolés, alors même qu'ils datent de cette époque si reculée de l'âge de pierre ou d'une époque que l'on croit plus lointaine encore ; au contraire, partout où l'on découvre un outil de silex, on est sûr d'en trouver d'autres, et le plus souvent en très grande quantité. A l'époque où les hommes demeuraient dans des cavernes ou sous des abris de rochers, en compagnie de mammifères aujourd'hui disparus, réussissant à peine à fabriquer des haches de silex de l'espèce la plus grossière, ils connaissaient déjà les avantages de la vie en société. Dans les vallées des affluents de la Dordogne, la surface des rochers est en certains endroits entièrement couverte de cavernes qui furent habitées par les hommes paléolithiques (66). Quelquefois, ces cavernes, jadis habitées, sont superposées par étages, et elles rappellent certainement beaucoup plus les colonies de nids d'hirondelles que les tanières des carnivores. Quant aux instruments en silex

(64) *The Descent of Man*, fin du chap. III, p. 63 et 64 de la 2<sup>e</sup> édition.

(65) Certains anthropologistes qui se rangent complètement aux théories ci-dessus énoncées en ce qui regarde l'homme, admettent parfois que les singes vivent en familles polygames, sous la conduite d'un mâle fort et jaloux. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est basée sur des observations concluantes. Mais le passage de *La vie des animaux* de Brehm, auquel on renvoie quelquefois, ne peut guère être regardé comme concluant en ce sens. Il se trouve dans sa description générale des singes ; mais ses descriptions plus détaillées des espèces séparées ne le confirment pas ou le contredisent. Même en ce qui a trait aux cercopitèques, Brehm est affirmatif pour dire qu'« ils vivent presque toujours par bandes et très rarement en famille » (*Édition française*, p. 59). Quant aux autres espèces, le grand nombre d'individus composant chacune de leurs bandes, qui comprennent toujours beaucoup de mâles, rend la famille polygame plus que douteuse. De plus amples observations sont évidemment nécessaires.

(66) Lubbock, *Prehistoric Times*, 5<sup>e</sup> édition, 1890.

découverts dans ces cavernes, pour me servir des paroles de Lubbock, « on peut dire sans exagération qu'ils sont innombrables ». La même chose est vraie pour les autres stations paléolithiques. Il semble aussi, d'après les investigations de Lartet, que chez les habitants paléolithiques de la région d'Aurignac, dans le Sud de la France, la tribu entière prenait part à des repas à l'enterrement des morts. Ainsi les hommes vivaient en sociétés et avaient des commencements de culte par tribu, même à cette époque si reculée.

Le fait est encore mieux prouvé pour la deuxième partie, plus récente, de l'âge de pierre. Les traces de l'homme néolithique ont été trouvées en quantités innombrables, de sorte que nous pouvons reconstituer sous bien des rapports sa manière de vivre. Lorsque la grande calotte de glace de l'époque glaciaire (qui devait s'étendre des régions polaires jusqu'au milieu de la France, de l'Allemagne centrale et de la Russie centrale, et qui, en Amérique, recouvrait le Canada ainsi qu'une grande partie de ce qui forme maintenant les États-Unis) commença à fondre, les surfaces débarrassées de la glace furent couvertes d'abord de marais et de fondrières, et plus tard d'une multitude de lacs (67). Des lacs remplissaient toutes les dépressions des vallées, avant que leurs eaux aient creusé ces canaux permanents qui, à une époque postérieure, sont devenus nos rivières. Et partout où nous explorons, en Europe, en Asie ou en Amérique, les bords des lacs, littéralement innombrables, de cette période, dont le vrai nom devrait être « période lacustre », nous trouvons des traces de l'homme néolithique. Elles sont si nombreuses que nous ne pouvons que nous étonner de la densité relative de la population à cette époque. Les « stations » de l'homme néolithique se suivent de près les unes les autres sur les terrasses qui marquent maintenant les rivages des anciens lacs. Et, à chacune de ces stations, les outils de pierre sont trouvés en telles quantités qu'il est certain que ces endroits furent habités pendant des siècles par des tribus assez nombreuses. De véritables ateliers d'outils de silex, témoignant du grand nombre des ouvriers qui s'y réunissaient, ont été découverts par les archéologues.

Les traces d'une période plus avancée, déjà caractérisée par l'usage de quelques poteries, se retrouvent dans les amas de coquilles du Danemark. Ces amas se montrent, comme on sait, sous la forme de tas de deux à trois mètres d'épaisseur, de trente à cinquante mètres de largeur et de trois cents mètres ou plus de longueur, et ils sont si communs le long de certaines parties de la côte que, pendant longtemps, ils ont été considérés comme des produits naturels. Cependant, ils ne « contiennent rien » qui n'ait d'une façon ou d'une autre servi à l'homme, et ils sont si remplis de produits de l'industrie humaine que, pendant un séjour de deux jours à Milgaard, Lubbock ne détacha pas moins de 191 pièces d'outils de pierre et quatre fragments de poterie (68). L'épaisseur et l'étendue de ces amas de coquilles prouvent que, pendant des générations et des générations, les côtes du Danemark furent habitées par des centaines de petites tribus vivant ensemble aussi pacifiquement que vivent de nos jours les tribus fuégiennes qui accumulent aussi de ces tas de coquilles (69).

Quant aux habitations lacustres de Suisse, qui représentent une étape plus avancée de la civilisation, elles présentent encore plus de preuves de la vie et du travail en sociétés. On sait que, même au temps de l'âge de pierre, les rivages des lacs suisses étaient parsemés de villages ; chacun de ceux-ci était formé de plusieurs huttes bâties sur une plate-forme, laquelle était supportée par de nombreux piliers plantés dans le fond du lac. Non moins de trente-quatre villages, pour la plupart datant de l'âge de pierre, ont été découverts sur les rives du lac Léman, trente-deux dans le lac de Constance, quarante-six dans le lac de Neuchâtel, et chacun de ces villages témoigne de l'immense somme de travail qui fut accomplie en commun par la tribu, non par la famille. On a déjà fait observer que la vie des hommes des habitations lacustres a dû être remarquablement exempte de guerres. Et très probablement il en était ainsi d'après ce que nous savons des peuples primitifs qui vivent encore aujourd'hui dans des villages semblables bâtis sur pilotis le long des côtes de la mer.

On voit, même par ce rapide aperçu, que nos connaissances de l'homme primitif ne sont pas si restreintes et que, jusqu'à présent, elles sont plutôt opposées que favorables aux spéculations de Hobbes. De plus, nos connaissances peuvent être complétées, sur bien des points, par l'observation directe de telles tribus primitives qui sont actuellement au même niveau de civilisation que les habitants de l'Europe aux époques préhistoriques. Il a suffisamment été prouvé par Edward Tylor et Lubbock que les tribus primitives que nous rencontrons actuellement ne sont pas des spécimens dégénérés d'une humanité qui

(67) Cette étendue de la nappe de glace est admise aujourd'hui par la plupart des géologues qui ont étudié spécialement l'âge glaciaire. L'institut géologique russe s'est déjà rangé à cette opinion en ce qui concerne la Russie, et la plupart des spécialistes allemands la soutiennent en ce qui concerne l'Allemagne. Quand les géologues français étudieront avec plus d'attention les dépôts glaciaires, ils ne pourront manquer de reconnaître que presque tout le plateau central de la France était couvert de glace.

(68) *Prehistoric Times*, pp. 232 et 242.

(69) Les rebuts de cuisine accumulés devant une habitation néolithique dans une fente de rocher à Hastings, et explorés par M. Lewis Abbott, appartiennent à la même catégorie. Ils ont encore cela de remarquable que l'on n'y trouve aucun silex qui puisse être considéré comme une arme de guerre.

aurait connu autrefois une plus haute civilisation, ainsi qu'on l'a parfois soutenu. Cependant, aux arguments que l'on a déjà opposés à la théorie de la dégénérescence, on peut ajouter ce qui suit. Sauf quelques tribus qui nichent dans les montagnes les moins accessibles, les « sauvages » forment une sorte de ceinture qui entoure les nations plus ou moins civilisées, et ils occupent les extrémités de nos continents, dont la plupart présentent encore ou présentaient récemment le caractère des premières époques post-glaciaires. Tels sont les Esquimaux et leurs congénères du Groenland, de l'Amérique arctique et du Nord de la Sibérie, et dans l'hémisphère sud, les Australiens, les Papous, les Fuégiens et en partie des Bushmen ; tandis qu'à l'intérieur des zones civilisées de tels peuples primitifs ne se rencontrent que dans l'Himalaya, les montagnes de l'Australasie et les plateaux du Brésil. Or, il faut se rappeler que l'âge glaciaire ne prit pas fin tout d'un coup et au même moment sur toute la surface de la terre. Il dure encore au Groenland.

Donc, à une époque où les pays du littoral de l'Océan Indien, de la Méditerranée ou du golfe du Mexique jouissaient déjà d'un climat plus chaud et devenaient le siège d'une civilisation plus élevée, d'immenses territoires dans le milieu de l'Europe, en Sibérie et au Nord de l'Amérique, ainsi qu'en Patagonie, dans l'Afrique du Sud et dans l'Australasie méridionale, restaient dans les conditions des débuts de l'époque post-glaciaire, conditions qui les rendaient inaccessibles aux nations civilisées des zones torrides et sub-torrides.

Ces territoires étaient à cette époque ce que les terribles ourmans du Nord-Ouest de la Sibérie sont maintenant ; et leurs populations, inaccessibles et sans contact avec la civilisation, conservaient les caractères de l'homme de la première époque post-glaciaire. Plus tard, quand le dessèchement rendit ces territoires plus propres à l'agriculture, ils furent peuplés par des immigrants plus civilisés ; et, tandis qu'une partie des habitants primitifs étaient assimilés par les nouveaux venus, d'autres émigrèrent plus loin et s'établirent où nous les trouvons aujourd'hui. Les territoires qu'ils habitent maintenant sont encore (ou étaient récemment) sub-glaciaires quant à leurs caractères physiques ; leurs arts et leurs outils sont les mêmes que ceux de l'âge néolithique ; et, malgré la différence des races et les distances qui les séparent, leur mode de vie et leurs institutions sociales ont une ressemblance frappante. Aussi devons-nous les considérer comme des fragments des populations de la première époque post-glaciaire qui occupaient alors les zones aujourd'hui civilisées.

La première chose qui nous frappe dès que nous commençons à étudier les primitifs est la complexité de leur organisation des liens du mariage. Chez la plupart d'entre eux, la famille, dans le sens que nous attribuons à ce mot, se trouve à peine en germe. Mais ce ne sont nullement de vagues agrégations d'hommes et de femmes s'unissant sans ordre selon leurs caprices momentanés. Tous ont une organisation déterminée qui a été décrite dans ses grandes lignes par Morgan sous le nom d'organisation par « gens » ou par clan (70).

Sans entrer dans des détails qui nous mèneraient trop loin, — le sujet étant si vaste — il nous suffira de dire qu'il est prouvé aujourd'hui que l'humanité a traversé, à ses commencements, une phase qui peut être décrite comme celle du « mariage communal » ; c'est-à-dire que, dans la tribu, les maris et les femmes étaient en commun sans beaucoup d'égards pour la consanguinité. Mais il est aussi certain que quelques restrictions à ces libres rapports s'imposèrent dès une période très reculée. D'abord, le mariage fut prohibé entre les fils d'une mère et les sœurs de cette mère, ses petites-filles et ses tantes. Plus tard, il fut prohibé aussi entre les fils et les filles d'une même mère, et de nouvelles restrictions suivirent celles-ci. L'idée d'une gens ou d'un clan, comprenant tous les descendants présumés d'une même souche (ou plutôt tous ceux qui s'étaient réunis en un groupe) se développa, et le mariage à l'intérieur du clan fut entièrement prohibé. Le mariage resta encore « communal », mais la femme ou le mari devait être pris dans un autre clan. Et quand une gens devenait trop nombreuse, et se subdivisait en plusieurs gentes, chacune d'elles était partagée en classes (généralement quatre) et le mariage n'était autorisé qu'entre certaines classes bien définies. Ce sont les conditions que nous retrouvons maintenant parmi les Australiens qui parlent le kamilaroi.

Quant à la famille, les premiers germes en apparence au sein de l'organisation des clans. Une femme capturée à la guerre dans quelque autre clan, et qui auparavant aurait appartenu à la gens entière, put être gardée à une

(70) Bachofen, *Das Mutterrecht*, Stuttgart, 1861 ; Lewis H. Morgan, *Ancient Society, or Researches in the Lines of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*, New-York, 1877 ; J. F. Mac-Lennan, *Studies in Ancient History*, première série, nouvelle édition, 1886 ; 2<sup>e</sup> série, 1896 ; L. Fison et A. W. Howitt, *Kamilaroi and Kurnai*, Melbourne. Ces quatre écrivains — comme l'a fort bien remarqué Giraud Teulon — partant de faits différents et d'idées générales différentes, et suivant différentes méthodes, sont arrivés à la même conclusion. Nous devons à Bachofen la connaissance de la famille maternelle et de la succession maternelle ; à Morgan, le système de parenté malayen et touranien, et une esquisse très perspicace des principales phases de l'évolution humaine ; à Mac-Lennan la loi de l'exogamie ; et à Fison et Howitt les grandes lignes ou le schéma des sociétés conjugales en Australie. Tous les quatre aboutissent au même fait de l'origine tribale de la famille. Quand Bachofen attrapa le premier l'attention sur la famille maternelle, dans son ouvrage qui fit époque, et quand Morgan décrivit l'organisation par clans — tous les deux s'accordant à reconnaître l'extension presque générale de ces formes d'organisation et soutenant que les lois du mariage étaient la base même des progrès consécutifs de l'évolution humaine — on les accusa d'exagération. Cependant les recherches les plus attentives poursuivies depuis par une phalange d'historiens du droit ancien, ont prouvé que toutes les races de l'humanité montrent des traces de phases analogues du développement des coutumes du mariage, telles que nous les voyons actuellement en vigueur chez certains sauvages. Voir les ouvrages de Post, Dargun, Kovalevsky, Lubbock et leurs nombreux continuateurs : Lippert, Mucke, etc...

époque postérieure par le ravisseur, moyennant certaines obligations envers la tribu. Elle pouvait être emmenée par lui dans une hutte séparée, après avoir payé un certain tribut au clan, et ainsi se constituait à l'intérieur de la gens la famille patriarcale séparée, dont l'apparition marquait une phase tout à fait nouvelle de la civilisation.

Or, si nous considérons que ce régime compliqué se développa parmi des hommes qui en étaient au point le plus bas de l'évolution que nous connaissons, et qu'il se maintint dans des sociétés qui ne subissaient aucune espèce d'autorité autre que l'opinion publique, nous voyons tout de suite combien les instincts sociaux doivent avoir été enracinés profondément dans la nature humaine, même à son stade le plus bas.

Un sauvage qui est capable de vivre sous une telle organisation et de se soumettre librement à des règles qui heurtent constamment ses désirs personnels n'est certainement pas une bête dépourvue de principes éthiques et ne connaissant point de frein à ses passions. Mais ce fait devient encore plus frappant, si l'on considère l'extrême antiquité de l'organisation du clan. On sait aujourd'hui que les Sémites primitifs, les Grecs d'Homère, les Romains préhistoriques, les Germains de Tacite, les premiers Celtes et les premiers Slavons ont tous eu leur période d'organisation par clans, très analogue à celle des Australiens, des Peaux-Rouges, des Esquimaux et des autres habitants de la « ceinture de sauvages » (71). Ainsi, il nous faut admettre, soit que l'évolution des coutumes du mariage suivit la même marche parmi toutes les races humaines, soit que les rudiments de l'organisation du clan aient pris naissance chez quelques ancêtres communs des Sémites, des Aryens, des Polynésiens, etc., avant leur séparation en races distinctes, et que ces usages se conservèrent jusqu'à maintenant parmi des races séparées depuis bien longtemps de la souche commune. Quoi qu'il en soit, ces deux alternatives impliquent une ténacité également frappante de l'institution, puisque tous les assauts de l'individu ne purent la détruire depuis les dizaines de milliers d'années qu'elle existe. La persistance même de l'organisation du clan montre combien il est faux de représenter l'humanité primitive comme une agglomération désordonnée d'individus obéissant seulement à leurs passions individuelles et tirant avantage de leur force et de leur habileté personnelle contre tous les autres représentants de l'espèce. L'individualisme effréné est une production moderne et non une caractéristique de l'humanité primitive (72).

Prenons maintenant nos sauvages contemporains, et commençons par les Bushmen, qui en sont à un niveau très bas de développement — si bas qu'ils n'ont pas d'habitations, et dorment dans des trous creusés dans le sol, parfois protégés par un petit abri. On sait que, lorsque les Européens s'établirent dans leur territoire et détruisirent les animaux sauvages, les Bushmen se mirent à voler les bestiaux des colons. Alors commença une guerre d'extermination, trop horrible pour être racontée ici. Cinq cents Bushmen furent massacrés en 1774, trois mille en 1808 et 1809 par l'Alliance des Fermiers et ainsi de suite. Ils furent empoisonnés comme des rats, tués par des chasseurs embusqués devant la carcasse de quelque animal, massacrés partout où on les rencontrait (73). De sorte que nos connaissances touchant les Bushmen, empruntées le plus souvent à ceux-là même qui les ont exterminés, se trouvent forcément limitées. Cependant, nous savons que, lorsque les Européens arrivèrent, les Bushmen vivaient en petites tribus (ou clans) et que ces clans formaient quelquefois des confédérations; qu'ils avaient l'habitude de chasser en commun et se partageaient le butin sans se quereller; qu'ils n'abandonnaient jamais leurs blessés et faisaient preuve d'une forte affection envers leurs camarades.

Lichtenstein raconte une histoire des plus touchantes sur un Bushman presque noyé dans une rivière, qui fut sauvé par ses compagnons. Ils se dépouillèrent de leurs fourrures pour le couvrir, et tandis qu'ils demeuraient à grelotter, ils le séchèrent, le frottèrent devant le feu et enduisirent son corps de graisse chaude jusqu'à ce qu'ils l'aient rappelé à la vie. Et quand les Bushmen trouvèrent en Johan van der Walt un homme qui les traitait bien, ils exprimèrent leur reconnaissance par un attachement des plus touchants à cet homme (74).

(71) Pour les Sémites et les Aryens, voyez particulièrement *La loi primitive* (en russe) du professeur Maxim Kovalevsky, Moscou, 1886 et 1887; aussi les conférences qu'il a faites à Stockholm et publiées en français (*Tableau des origines de la famille et de la propriété*, Stockholm, 1890) qui ont une admirable analyse de toute cette question. Comparez aussi A. Post, *Die Geschlechtsgenossenschaft der Urzeit*, Oldenbourg, 1875.

(72) Il serait impossible de discuter ici l'origine des restrictions du mariage. Qu'on me permette seulement de faire remarquer qu'une division en groupes, semblables aux *Hawaïens* de Morgan, existe parmi les oiseaux. Une pareille division se retrouverait très probablement aussi chez quelques mammifères. Quant à la prohibition des mariages entre frères et sœurs, elle est venue très probablement non de spéculations touchant les mauvais effets de la consanguinité, spéculations qui ne semblent guère probables, mais afin d'éviter la précoécité trop facile de semblables mariages. Avec une cohabitation étroite, la nécessité d'une telle restriction s'imposait impérieusement. Je dois aussi faire remarquer qu'en examinant l'origine de nouvelles coutumes, nous devons nous souvenir que les sauvages, comme nous, ont leurs « penseurs » et leurs savants — sorciers, docteurs, prophètes, etc., dont les connaissances et les idées sont en avance sur celles des masses. Avec leurs associations secrètes (encore un trait presque universel) ils sont certainement capables d'exercer une influence puissante et d'imposer des coutumes dont l'utilité peut n'avoir pas encore été reconnue par la majorité de la tribu.

Burchell et Moffat les représentent tous deux comme des êtres bons, désintéressés, fidèles à leurs promesses et

(73) Colonel Collins dans les *Researches in South Africa*, par Phillips, Londres, 1828. Cité par Waitz, II, 334.

(74) Lichtenstein, *Reisen im Südlichen Africa*, II, pp. 92, 97. Berlin, 1811.

reconnaissants (75), qualités qui ne peuvent se développer que si elles sont pratiquées dans une société étroitement unie. Quant à leur amour pour leurs enfants, il suffit de dire que, quand un Européen désirait s'emparer d'une femme Bushman comme esclave, il volait son enfant; il était sûr que la mère viendrait se faire esclave pour partager le sort de son enfant (76).

Les mêmes mœurs sociales caractérisent les Hottentots, qui ne sont qu'à peine plus développés que les Bushmen. Lubbock les décrit comme « les plus sales animaux », et en effet ils sont sales. Une fourrure suspendue à leur cou et portée jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux compose tout leur vêtement; leurs huttes ne sont que quelques pieux assemblés et recouverts de nattes; aucune espèce de meubles à l'intérieur. Bien qu'ils possédassent des boeufs et des moutons, et qu'ils semblent avoir connu l'usage du fer avant la venue des Européens, ils occupent encore un des degrés les plus bas de l'échelle de l'humanité. Et, cependant, ceux qui les ont vus de près louent hautement leur sociabilité et leur empressement à s'aider les uns les autres. Si l'on donne quelque chose à un Hottentot, il le partage immédiatement avec tous ceux qui sont présents — c'est cette habitude, on le sait, qui a tant frappé Darwin chez les Fuégiens. Un Hottentot ne peut manger seul, et quelque affamé qu'il soit, il appelle ceux qui passent près de lui pour partager sa nourriture; et lorsque Kolben exprima son étonnement à ce sujet, il reçut cette réponse: « C'est la manière hottentote. » Mais ce n'est pas seulement une manière hottentote: c'est une habitude presque universelle parmi les « sauvages ». Kolben, qui connaissait bien les Hottentots, et n'a point passé leurs défauts sous silence, ne pouvait assez louer leur moralité tribale.

« Leur parole est sacrée, écrivait-il. Ils ne connaissent rien de la corruption et des artifices trompeurs de l'Europe. Ils vivent dans une grande tranquillité et ne sont que rarement en guerre avec leurs voisins. Ils sont toute bonté et bonne volonté les uns envers les autres... Les cadeaux et les bons offices réciproques sont certainement un de leurs grands plaisirs. L'intégrité des Hottentots, leur exactitude et leur célérité dans l'exercice de la justice, ainsi que leur chasteté, sont choses en lesquelles ils surpassent toutes ou presque toutes les nations du monde. » (77).

Tachart, Barrow et Moodie (78) confirment pleinement le témoignage de Kolben. Je veux seulement faire remarquer que, lorsque Kolben écrivait qu'ils sont « certainement le peuple le plus amical, le plus libéral et le plus bienveillant qu'il y eût jamais sur la terre » (I, 332), il écrivait une phrase qui a continuellement été répétée depuis dans les descriptions de sauvages. Quand des Européens rencontrent une race primitive, ils commencent généralement par faire une caricature de ses mœurs; mais quand un homme intelligent est resté parmi ces primitifs pendant plus longtemps, il les décrit généralement comme « la meilleure » ou « la plus douce » race de la terre. Ce sont les termes mêmes qui ont été appliqués aux Ostiaks, aux Samoyèdes, aux Esquimaux, aux Dayaks, aux Aléoutes, aux Papous, etc., par les meilleures autorités. Je me rappelle aussi les avoir lus à propos des Toungouses, des Tchoukchtchis, des Sioux et de plusieurs autres. La fréquence même de ces grands éloges en dit plus que des volumes.

Les natifs d'Australie ne sont pas à un plus haut degré de développement que leurs frères de l'Afrique du Sud. Leurs huttes ont le même caractère. Très souvent, un léger abri, une sorte de paravent fait avec quelques branches, est leur seule protection contre les vents froids. Pour leur nourriture, ils sont des plus indifférents: ils dévorent des cadavres affreusement putréfiés et ils ont recours au cannibalisme en cas de disette. Quand ils furent découverts pour la première fois par les Européens, ils n'avaient que des outils de pierre ou d'os des plus rudimentaires. Quelques tribus ne possédaient même pas de pirogues et ne connaissaient pas le commerce par échange. Et, cependant, quand leurs mœurs et coutumes furent soigneusement étudiées, il se trouva qu'ils vivaient sous cette organisation complexe du clan dont j'ai parlé plus haut (79).

Le territoire qu'ils habitent est généralement partagé entre les différentes *gentes* ou clans; mais les territoires de pêche et de chasse de chaque clan sont possédés en commun, et le produit de la chasse et de la pêche appartient à tout le clan, ainsi que les instruments de chasse et de pêche (80). Les repas sont aussi pris en commun. Comme beaucoup d'autres sauvages, ils observent certaines règles relatives aux saisons, où certaines gommes et certaines plantes peuvent être recueillies (81). Quant à leur moralité, nous ne pouvons mieux faire que de résumer les réponses suivantes, faites aux questions de la Société Anthropologique de Paris par Humboldt, missionnaire qui séjourna dans le Nord du Queensland (82):

(75) Waitz, *Anthropologie der Naturvölker*, II, p. 335 et suivantes. Voir aussi Fritsch, *Die Eingeborenen Africa's*, Breslau, 1872, p. 386 et suiv.; et *Drei Jahre in Süd Africa*. Aussi W. Bleek, *A Brief Account of Bushmen Folklore*, Capetown, 1875.

(76) Elisée Reclus, *Géographie universelle*, XIII.

(77) P. Kolben, *The present State of the Cape of Good Hope*, traduit de l'allemand par Mr. Medley, London, 1731, vol. I, pp. 59, 71, 333, 336 etc.

(78) Cités dans l'*Anthropologie* de Waitz, II, p. 335 et suiv.

(79) Les indigènes qui vivent au Nord de Sydney et parlent le *Kamilaroi*, sont le mieux étudiés sous ce rapport dans l'ouvrage excellent de Lorimer Fison et A. W. Howitt, *Kamilaroi et Kurnai*. Melbourne, 1880. Voir aussi A. W. Howitt « Further Note on the Australian Class Systems » dans le *Journal of the Anthropological Institute*, 1889, vol. XVIII, p. 31, où l'auteur montre la grande extension de la même organisation en Australie.

(80) *The Folklore, Manners, etc., of Australian Aborigines*, Adelaide, 1879, p. 11.

(81) Grey, *Journal of Two Expeditions of Discovery in North West and Western Australia*, London, 1841, vol. II, pp. 237, 298.

(82) *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1888, vol. XI, p. 652. J'abrège les réponses.

« Les sentiments d'amitié existent chez eux à un haut degré. Ils subviennent d'ordinaire aux besoins des faibles; les malades sont soignés attentivement et ne sont jamais abandonnés ni tués. Ces peuplades sont cannibales, mais elles ne mangent que très rarement des membres de leur propre tribu (ceux qui sont immolés par principes religieux, je suppose); ils mangent seulement les étrangers. Les parents aiment leurs enfants, jouent avec eux et les caressent. L'infanticide est communément approuvé. Les vieillards sont très bien traités, ils ne sont jamais mis à mort. Pas de religion, pas d'idoles, seulement la crainte de la mort. Le mariage est polygame, les querelles qui s'élèvent à l'intérieur de la tribu sont tranchées par des duels à l'aide d'épées et de boucliers en bois. Pas d'esclaves; pas de culture d'aucune sorte; pas de poteries; pas de vêtements, excepté quelquefois un tablier porté par les femmes. Le clan se compose de deux cents individus, divisés en quatre classes d'hommes et quatre classes de femmes; le mariage n'est permis qu'entre certaines classes et jamais dans l'intérieur de la gens. »

Quant aux Papous, proches parents de ceux-ci nous avons le témoignage de G.L. Bink, qui fit un séjour dans la Nouvelle-Guinée, principalement dans la baie de Geelwink, de 1871 à 1883. Voici le résumé de ses réponses au même questionnaire (83):

« Ils sont sociables et gais; ils rient beaucoup. Plutôt timides que courageux. L'amitié est relativement forte entre des individus appartenant à différentes tribus et encore plus forte à l'intérieur de la tribu. Un ami paie souvent la dette de son ami, en stipulant que ce dernier la repaiera sans intérêt aux enfants du prêteur. Ils ont soin des malades et des vieillards; les vieillards ne sont jamais abandonnés, et en aucun cas ne sont tués — à moins qu'il ne s'agisse d'un esclave déjà malade depuis longtemps. Les prisonniers de guerre sont quelquefois mangés. Les enfants sont très choyés et aimés. Les prisonniers de guerre vieux et faibles sont tués, les autres sont vendus comme esclaves. Ils n'ont ni religion, ni dieux, ni idoles, ni autorité d'aucune sorte; le plus âgé de la famille est le juge. En cas d'adultère, une amende doit être payée et une partie de cette amende revient à la *négoria* (la communauté). Le sol est possédé en commun, mais la récolte appartient à ceux qui l'ont fait pousser. Ils ont des poteries et ils connaissent le commerce par échanges — la coutume est que le marchand leur donne les marchandises, sur quoi ils retournent à leurs demeures et rapportent les produits indigènes que désire le marchand; si ces produits ne peuvent être donnés, les marchandises européennes sont rendues (84). Ils sont « chasseurs de têtes » et poursuivent la vengeance du sang. Quelquefois, dit Finsch, l'affaire est portée devant le Rajah de Namototte, qui la termine en imposant une amende. »

Quand ils sont bien traités, les Papous sont très bons. Miklukho-Maclay aborda sur la côte orientale de la Nouvelle-Guinée avec un seul compagnon; il y resta deux ans parmi les tribus décrites comme cannibales et il les quitta avec regret; plus tard, il revint pour rester encore un an parmi eux, et jamais il n'eut à se plaindre d'un mauvais traitement de leur part. Il est vrai qu'il avait pour règle de ne dire jamais, sous aucun prétexte, quelque chose qui ne fût pas vrai, ni de jamais faire une promesse qu'il ne pût tenir.

Ces pauvres gens, qui ne savent même pas comment faire du feu et en entretiennent soigneusement dans leurs huttes pour ne jamais le laisser s'éteindre, vivent sous le communisme primitif, sans se donner de chefs. A l'intérieur de leurs villages, ils n'ont point de querelles qui vailent la peine d'en parler. Ils travaillent en commun, juste assez pour avoir la nourriture de chaque jour; ils élèvent leurs enfants en commun; et le soir ils s'habillent aussi coquettement qu'ils le peuvent et dansent. Comme tous les sauvages, ils aiment beaucoup la danse. Chaque village a sa *barla*, ou *balai* — la « longue maison » ou « grande maison » — pour les hommes non mariés, pour les réunions sociales et pour la discussion des affaires communes — ce qui est encore un trait commun à la plupart des habitants des îles de l'Océan Pacifique, aux Esquimaux, aux Peaux-Rouges, etc... Des groupes entiers de villages sont en termes amicaux et se rendent visite les uns aux autres en bloc.

Malheureusement, les conflits ne sont pas rares, — non à cause de la « surpopulation du pays » ou d'une « âpre concurrence », ou d'autres inventions semblables d'un siècle mercantile, mais principalement à cause de superstitions. Aussitôt que l'un d'eux tombe malade, ses amis et parents se réunissent et se mettent à discuter sur ce qui pourrait être la cause de la maladie. Tous les ennemis possibles sont passés en revue, chacun confesse ses propres petites querelles, et enfin la vraie cause est découverte. Un ennemi du village voisin a appelé le mal sur le malade, et une attaque contre ce village est décidée. C'est la raison de querelles assez fréquentes, même entre les villages de la côte, sans parler des cannibales des montagnes qui sont considérés comme des sorciers et de vrais ennemis, quoique lorsqu'on les connaît de plus près, on s'aperçoit qu'ils sont exactement la même sorte de gens que leurs voisins de la côte (85).

(A suivre.)

(83) *Même Bulletin*, 1888, vol. XI, p. 386.

(84) La même chose se pratique chez les Papous de Kaïmani-Bay, qui ont une grande réputation d'honnêteté. « Il n'arrive jamais que le Papou soit infidèle à sa promesse », dit Finsch dans *Neuguinea und seine Bewohner*, Brême, 1865, p. 829.

(85) *Investia* de la Société géographique de Russie, 1880, p. 161 et suiv. Peu de livres de voyages donnent un meilleur aperçu des petits détails de la vie de chaque jour des sauvages que ces fragments de notes de Maclay.

**PHILOSOPHIE  
DE L'HISTOIRE**

(Suite de la 2<sup>e</sup> page)

Aujourd'hui, quand de tels cas se présentent, le premier soin du gouvernement est de mettre les chambres en vacances, les chambres qui ne sont pas autre chose en somme que des états généraux à demeure, des diètes permanentes.

Du temps des rois on procédait à l'inverse. Et l'on peut bien dire aussi que la souveraineté populaire, à notre époque de pseudo-démocratie, entre dans le jeu de l'Etat parlementaire, à peu près sur le même pied que le Tiers entraînait dans le jeu de l'Etat monarchiste. Elle est le moyen, ou le truc, par excellence d'obtenir du peuple des « sacrifices » spontanés. Mais alors qu'au moyen-âge le peuple pouvait se regimber, il l'a fait voir, et tenir la dragée haute au monarque, il l'a démontré, en nos régimes de démocratie, c'est le peuple qui est censé, se saigner lui-même, de plein gré, de bonne grâce... Il est le maître ! il est le souverain. Il forge ses propres chaînes. Nous sommes plus esclaves que nos lointains ancêtres du temps de Philippe le Bel ou de Jean le Bon. Non seulement nous sommes esclaves, mais nous sommes...

\*\*\*

Le Tiers est une émanation de la bourgeoisie. Pourtant, aux époques de fléchissement monarchiste, cela se verra au xiv<sup>e</sup> siècle et au xvii<sup>e</sup> siècle, cette émanation bourgeoise s'identifiera au peuple. Lorsqu'au terme d'une longue évolution elle aura bénéficié de tous les acquits scientifiques et philosophiques, de toutes les métamorphoses sociales, la bourgeoisie finira par apparaître grande.

Mais ne nous fions pas aux apparences d'une époque. C'est à genoux et rampante qu'il faut voir la bourgeoisie au temps des rois forts. Elle est souple jusqu'à la servilité, tenace dans ses desseins mais adroite à les dissimuler, circospecte, sans cesse sur ses gardes au point de sembler peureuse et timide. Mais sous cette timidité et cette réserve, couvent des sentiments agressifs. Sans générosité, ni grandeur de vues, ni horizons, elle se montrera toujours amoureuse de l'ordre, de l'autorité, et sa passion pour l'appareil légal, dont elle aura d'ailleurs le maniement, ira jusqu'au fétichisme. Vienne le jour où, enfin, elle sentira fléchir l'adversaire, où elle apercevra que les moyens de la monarchie ne sont plus adéquats au but, alors elle brusquera sa poussée, elle se dressera exigeante, implacable jusqu'à la férocité. La voix d'un Sieyès retentira : *Qu'est le Tiers état ? Rien. Que doit-il être ? Tout.* Ce sera le glas de la monarchie ; les historiens salueront l'aurore du Droit social.

Qu'on ne s'y méprenne pas. Par-delà les dogmes nouveaux et les principes affichés, par-delà l'étalage des symboles et des maximes : Liberté, égalité, fraternité... ce que la bourgeoisie visera ce sera la subordination du système politique à l'économique ; et les constitutions libérales, républicaines, démocratiques qu'elle mettra debout n'auront d'autre objectif que d'assurer l'utilisation pacifique de l'Etat à son enrichissement, c'est-à-dire la mise en coupe réglée de la nation : hommes et choses.

\*\*\*

Les rois n'abuseront pas des diètes et des états généraux. Ils cesseront bientôt d'y faire appel. Ils leur substitueront des « assemblées de notables » et ce ne sera que sous la poussée populaire que le dernier des rois se résoudra à convoquer les ordres.

Une innovation autrement dangereuse pour la monarchie qui remonte également à Philippe le Bel

fut la création du parlement séculaire.

Le « tribunal du roi » était intermittent et ambulatoire, exclusivement composé de gentilshommes choisis par le monarque. Ces hommes d'épée, qui se faisaient un point d'honneur de ne pas même savoir écrire leur nom, s'adjoignaient des robins qui prenaient titres de « conseillers ».

En créant le parlement séculaire — il devint permanent un peu plus tard — Philippe le Bel donna la haute main aux conseillers sur la judicature. Ils devinrent les vrais et les seuls juges. La noblesse en effet se détacha d'une fonction qui ne lui souriait pas, et qu'elle ne pouvait remplir par ignorance d'abord et ensuite parce que son champ de prédilection était la guerre. Si les « pairs » du royaume, les princes de sang, les grands domestiques de la cour, semblables aux « leudes » de première race ou aux « barons » de la féodalité pure conservaient leur droit d'entrée au Parlement ils s'y sentaient dépaysés au milieu de ces singuliers personnages attifés étrangement, dont l'allure, les gestes, le visage, les paroles, tout enfin, relevait du comique et du tragique et qui, au demeurant étaient des puits de science et des cimes de vertu : juristes ferrés, magistrats austères, avocats intègres, procureurs retors pour qui les arcanes du droit le plus abscons n'avaient aucun secret et les artifices de procédure aucun mystère ; — évidemment les descendants, même dégénérés, des grands fauves du temps des croisades devaient se sentir bien petits et bien mal à l'aise parmi ces gens du milieu... Ils finirent par ne plus mettre les pieds dans cette caverne, dans cet antre de la bourgeoisie, sinon la cravache en main... Effectivement les parlements donnèrent en maintes occasions du fil à retordre à la royauté et les rois du type aristocratique finirent par leurs substituer de simples « lits de justice ». Mais rien n'a la vie plus dure que les parlements. La royauté sera amenée incessamment à composer avec eux. Il est vrai qu'elle saura les manier et les faire servir uniquement à l'enregistrement de ses volontés. Elle fera peu de cas de leurs « remontrances ». Elle en obtiendra tout ce qu'elle voudra. La bourgeoisie a toujours cédé comme le roseau, tant qu'elle n'a pas eu la force du chêne. Un temps viendra cependant où cette force lui sera acquise. Alors le parlement de Paris parlera haut et ferme, avec les d'Espréménil. Le roi voudra les dissoudre, les expulser, ne plus les voir, ne plus les sentir. Il sera trop tard. Le Parlement étouffera la cour. Et l'on ne pourra pas même dire de la royauté ce que les marxistes contemporains disent du capitalisme, qu'elle a déchainé des forces qu'elle n'a pu contenir. Non. Car le bourgeois, le bourgeois parvenu, anobli, aura toujours été l'homme de la monarchie, l'homme qui fait marcher le train royal. On le voit dans la magistrature, dans les intendances, dans les fermes générales, dans les affaires, dans les conseils du roi. Il est partout le serviteur diligent, compétent, le technicien unique, patient et rusé. Et par la fonction même, qui dépouille méthodiquement la noblesse, la ruine, la dépouille de toute utilité, lui ravit jusqu'à son prestige militaire, la bourgeoisie prépare son heure. Elle occupera bientôt toutes les avenues du pouvoir. La monarchie effrayée voudra tenter un mouvement de recul, un redressement. Il sera trop tard. En vain des ordonnances voudront réintroduire la noblesse dans ses postes de commande, en vain des décrets de Louis XV interdiront l'entrée de la cour à tous ceux qui ne pourront pas exciper de titres nobiliaires authentiques antérieurs à l'an 1400. Toutes ces mesures archaïques seront inopérantes et ne soulèveront que risées et sarcasmes. A dater de Philippe le Bel la

**L'Art est-il libre  
sous la dictature ?**

Le but suprême de l'art est de créer la beauté ; l'art véritable n'est point un encensoir à l'usage de ceux qui détiennent l'or ou le sceptre. L'art ne doit connaître d'autre loi que celle de l'imagination, d'autre limite que celle de la raison. L'ex « commissaire du peuple » Steinberg montre dans cet article la pauvreté de l'art soviétique qui vit rachitique dans les limites étroites que lui a tracées Staline, grand maître de l'orthodoxie dans tous les domaines.

S. V.

C'est un fait indiscutable que tout ce qui se passe en Russie soviétique suscite à l'étranger les appréciations les plus variables. Il existe cependant un terrain sur lequel les amis et les adversaires du régime soviétique actuel sont d'accord pour reconnaître les succès considérables atteints par ce dernier. C'est le terrain de l'art, de la musique, du théâtre et plus spécialement de la littérature russe. C'est l'immortel enchantement des noms de Pouchkine, de Tolstoï, de Dostoïewski, de Gogol, de Chejov qui, semblant s'étendre à toute la littérature russe, a captivé depuis longtemps le lecteur européen. Cet enchantement s'est étendu aussi à la littérature artistique de la Russie soviétique. En Europe, on est convaincu que les écrivains jouissent là-bas de la plus grande liberté et de la joie de produire. Et il n'est pas étonnant que les écrivains européens sentent tant de nostalgie pour le pays où l'art a conquis enfin ses droits, où il s'est converti en une puissance indépendante de la nouvelle vie en formation.

Cette supposition est-elle exacte ? Le Congrès des écrivains soviétiques de Russie, célébré récemment à Moscou, offre un tableau de l'état de la vie spirituelle dans ce pays, maintenant, dix-sept ans après la révolution. Six cents délégués et mille étrangers participèrent aux débats des écrivains, qui durèrent trois semaines.

Comme il arrive toujours dans les Congrès organisés politiquement (soixante pour cent des délégués étaient communistes), une bonne partie des discours officiels était destinée à exalter les succès du régime et à condamner la culture bourgeoise. Le président Maxime Gorki déclara dans son discours inaugural : « Le héros de la littérature bourgeoise est l'escroc, le voleur, ensuite l'espion et à nouveau le voleur, mais cette fois le « voleur-gentleman ». Cette littérature reflète fidèlement le véritable goût, les intérêts et la morale pratique de ses consommateurs... Nous, au contraire, apparaissions comme les juges du monde destiné à s'éteindre, et comme des hommes qui incarnent l'humanisme pur du prolétariat qui libérera le monde de l'envie, de la cupidité, de l'esprit petit-bourgeois et de la sottise. » Un autre orateur officiel déclara : « Notre littérature est la meilleure et la plus « progressiste » du monde. » Gorki alla jusqu'à signaler le nombre de talents qui s'imposeraient dans un avenir proche : « Pour ne pas nous tromper, imposons-nous comme objectif de produire cinq écrivains géniaux et quarante-cinq talents. »

Laissons de côté cette manie de grandeur, qui n'est permise à aucun peuple, tenons-nous-en aux débats du Congrès et alors il nous sera donné de découvrir quelque chose de beaucoup plus important. Dans plusieurs manifestations faites par des prosateurs ou par des poètes, par des dramaturges ou par des auteurs satiriques, transparaisait, sous une forme à demi voilée, le mécontentement général. « A qui nous sert le formidable creuset de la révolution ? — se plaignit Mikitenko — Nos thèmes sont l'industrialisation, la collectivisation, la « reconstruction » de la mentalité humaine. Beaucoup de ces thèmes grandioses ont été traités jusqu'à satiété. Mais aucun d'eux n'a été dominé jusqu'à présent. » « Nous vivons en quelque sorte en pleine époque héroïque de l'histoire — déclara Leonow — mais l'abîme entre l'art et la vie subsiste encore dans l'actualité. Nous n'avons pas encore appris à écrire sur le papier les mots qui font explosion, les mots qui pourraient mouvoir le véritable moteur de notre pays : le cœur collectif des constructeurs socialistes. » Gradkow, auteur du roman connu « Ciment », censura en termes sévères la superficielle culture artistique de ses collègues : « Le défaut le plus grand de notre œuvre est notre incapacité de créer des figures typiques de héros qui excitent, qui

Bourgeoisie mettra quatre siècles à ronger la monarchie. Mais le coup de gueule final sera donné par le lion populaire. Il est permis de se demander aujourd'hui quel bénéfice il en a tiré. Ceci est une autre histoire.

enthousiasment, qui entraînent. Nos livres sont pleins de portraits et de photographies, exécutés, de plus, d'une manière terne et ennuyeuse. »

Ilia Erhenburg, l'unique écrivain russe, pour ainsi dire, qui a la possibilité de voyager constamment entre Moscou et les capitales européennes, trouva des paroles plus caustiques encore : « Notre homme nouveau est beaucoup plus riche, plus beau, plus compliqué que son ombre couchée sur les pages des livres. Le roman bourgeois montre uniquement un aspect du protagoniste ; il est occupé toujours par l'amour. Notre littérature souffre d'une autre dégénérescence. En elle, nous voyons les hommes seulement dans le cadre des ateliers des « holkozes ». Pourquoi, cependant, le personnage-ouvrier, le membre de la brigade de choc (oudarnik), n'aurait-il pas, de temps en temps, ses rêves ? Ne peut-il parfois aimer ou être jaloux ? Occupons-nous aussi de ce qu'il pense pendant son jour de repos, tandis qu'il contemple le miroir des eaux de la rivière... Nos travailleurs ont aussi peu semblables aux prolétaires classiques de nos livres, que leurs malheureux aïeux étaient peu semblables aux galants pasteurs des tableaux idylliques. »... Aussi Babel, l'extraordinaire « peintre » de la guerre civile, exprimait sa préoccupation par la croissante magie des mots, des gestes et des thèmes. « Entre nous, on parle de l'amour d'une manière confuse et inusitée. Si cela continue ainsi, on finira par faire les déclarations d'amour au moyen de haut-parleurs, comme le font les arbitres dans les parties de foot-ball... Les descriptions de la vie pour « soi » seulement ne suffisent pas. Les idées élevées, le raisonnement philosophique correspondent aussi à la vie. Dans le cas contraire, il ne peut exister de littérature. »

« Aussitôt que nous atteignons le problème de l'homme nouveau, à peine tentons-nous de fixer la figure du héros de l'époque, nos muscles nous trahissent — déclara sincèrement le dramaturge Faïko — « nos figures » reflètent en général l'extase ou la commotion. Nous craignons de compliquer le personnage par des contrastes intérieurs. Nous nous obstinons à le présenter toujours dépourvu de quelque sentiment douteux ou de défauts. De là, il ne résulte aucun drame, aucune comédie, mais toujours un hymne, un dithyrambe. »

« Pourquoi la littérature soviétique n'arrive-t-elle pas à décrire le héros dit « positif », le bolchevik ? Pourquoi ? — demandait en son sentencieux discours Mme Gerasimova — Pourquoi les héros de notre monde communiste sont-ils exempts d'intelligence, de sensibilité émotionnelle et même de passion ? Parce que les écrivains procèdent d'après une « recette » unique : le capitalisme est nuisible, le communisme est bon... Il n'est pas possible, avec un semblable niveau spirituel de livrer bataille à l'ancien monde. Cet ancien monde ne nous apparaît pas si pauvre ni si plébe que cela ; on nous le présente comme encombré d'idées et de figures compliquées. Il a produit des géants comme Tolstoï, Dostoïewski, Nietzsche. Notre littérature doit se placer au même niveau. »

Fait très caractéristique, pendant tout le Congrès, résonnèrent dans tous les discours les noms de Pouchkine, de Tolstoï, de Goethe et principalement de Shakespeare. On aurait dit que les écrivains révolutionnaires craignaient la concurrence des « vieux ». Sachant que la masse des lecteurs russes se trouvait encore sous l'enchantement de ces vieux, ils cherchaient fébrilement les causes de cet engouement, et, entre temps ne cessaient de se plaindre d'eux-mêmes.

Le coup le plus rude fut appliqué à la branche la plus délicate de l'arbre de la littérature, la lyrique. Et ce ne fut autre que Bujarin, le fidèle homme de parti, directeur de la Pravda, qui asséna des coups répétés à l'art lyrique soviétique. Il exécuta les Demian Biedny, le poète courtois de l'Etat bolchevik et Maïakowsky, aujourd'hui défunt, qui fut l'ardent et combattif poète de la Révolution. Bujarin déclara : « Le temps des vers de propagande dans le style de ceux de Maïakowsky est passé déjà. La substance poétique de notre barde n'est-elle point terne et pauvre en comparaison du contenu de notre vie héroïque ? » Bujarin prétendit qu'il fallait exiger un nouveau romantisme révolutionnaire au lieu de cette poésie qui n'est pas autre chose que des consignes politiques en rimes. « Ce qui nous manque, insista-t-il, c'est de la culture, de la culture, et, je le répète une troisième fois, de la culture. » Et aussitôt il célébra les louanges de Pasternak, le beau et lyrique poète, dont le monde d'images se trouve en dehors des luttes politiques et du bruit des épées. Ce changement de direction était symptomatique.

RH.

Si on veut reconnaître la véritable cause de ce mécontentement général, on doit venir à ce concept de la liberté qui est existé actuellement de Russie. Durant le Congrès, personne ne prononça le dangereux mot « liberté ». Mais il était caché sous toutes les plaintes, on le sentait poindre sous tous les reproches et sous toutes les exigences. Ou il n'y a pas de liberté pour la personnalité artistique, n'existent pas non plus de possibilités pour la vérité artistique. Cette vérité suit sa propre route, route qui se dirige frémement dans un sens contraire à l'ordre établi. Il s'ensuit de là, que toute grande littérature a été plus ou moins rebelle. Mais la révolte spirituelle, la vérité artistique, la liberté intérieure sont des manifestations insupportables pour un régime dictatorial. Ce n'est point par hasard qu'en Russie soviétique la satire est vouée au pire des sorts. Le talentueux journaliste satirique Koltzow cite à ce sujet des faits peu ordinaires : « Je portai, dit-il, une relation satirique à un respectable directeur de journal de Moscou. Il la lut et dit : Ça ne peut pas servir ; pour le prolétariat il est trop tôt pour rire ; et il ne faut pas qu'en rien nos ennemis. » Ce directeur considérait qu'en Russie soviétique, où le pouvoir est aux mains du Parti Communiste, il n'y avait rien à critiquer.

Les auteurs ne demandèrent pas mieux que de décrire les milliers de phénomènes et d'hommes du pays révolutionnaire. Ainsi nous avons, par exemple, l'excellent romancier Olescho, qui déclara : « Je veux écrire des drames et des narrations dans lesquels les personnages résoudre des problèmes de caractère moral. Je sens palpiter en moi la conviction que le communisme n'est pas seulement un système économique, mais qu'il est aussi une éthique. » Les écrivains désirent effectivement écrire ainsi, mais ils ne peuvent se permettre de le faire, car on exige d'eux qu'ils écrivent exclusivement selon la méthode du « réalisme socialiste ». Que signifie cette méthode ? Une production littéraire moulée à l'esprit du socialisme en général ? Non, c'est quelque chose de plus concret : c'est une littérature ajustée à la ligne du parti. Dès le premier jour du Congrès ce télégramme était envoyé à Staline : « Nous commençons ce jour historique en vous envoyant notre salut, à vous notre maître et ami. Cher Joseph Wisparionovitch, recevez notre salut rempli d'amour et de respect pour vous qui, avec une force géniale et prophétique, conduisez le prolétariat de la Russie soviétique et du monde entier, à la victoire finale. » On envoya en même temps à Vorochiloff, commissaire à la guerre, un télégramme se terminant par ces mots : « Vive l'armée rouge, notre amour et notre orgueil. » A la fin des sessions, le Congrès approuva les statuts de l'Association des écrivains. Une des clauses dit : « La condition décisive de la progression de la littérature est l'intime liaison du mouvement littéraire avec les problèmes actuels de la politique partisane et le pouvoir soviétique. » Staline employa cette expression que les écrivains doivent être « les ingénieurs de l'âme humaine ». De cette manière ceux-ci resteront liés au mécanisme technique de l'Etat.

Dans une semblable situation, il serait inutile d'attendre de l'écrivain la liberté intérieure. Ne pourra donc être révélé tout le problème de l'homme soviétique avec ses desirs cachés, ses joies, ses expériences tragiques. La vie intérieure de l'homme soviétique doit rester voilée pour la littérature, parce que tous deux l'écrivain et le héros, ne sont pas libres et peuvent toujours entrer en conflit avec la dictature. Pour cela on s'explique qu'ait surgit cette vague de littérature qui faisait dire au représentant des éditions officielles : « Dans les années de 1928 à 1931, 75 pour cent des livres publiés manquaient de droits pour une seconde édition, c'est dire qu'ils étaient très mauvais. »

Durant le Congrès il fut demandé à un ouvrier d'une fabrique : « Pourquoi lis-tu des livres ? » Il répondit : « Pour apprendre à vivre dignement. » Telle a toujours été, en Russie, l'attitude de l'homme du peuple à l'égard de la littérature. Maintenant, les « ingénieurs de l'âme humaine », lui apporteront-ils l'art de vivre dignement ? La raison restera plutôt avec le vieux poète danois Andersen Nekse qui, au Congrès de Moscou, dit d'une manière si simple et si belle : « La mission de l'artiste consiste à prendre entre ses mains le cœur du peuple et à le chauffer de telle manière que les sentiments humains deviennent en lui un resplendissement. »

I. N. STEINBERG.

(Traduction S. Vergine.)

**ADMINISTRATION**

F. PLANCHE  
C.c. Postal : Planche 1807-50 Paris

ABONNEMENT :  
France : Un an..... 24 fr.  
— 0 mois..... 12 fr.  
— 3 mois..... 6 fr.  
Etranger : Un an..... 32 fr.  
— 6 mois..... 16 fr.

# BAKOUNINE ET SA CONFESSION

(suite)

Tel était le bon bout de lettre qui laissait entrevoir le drame douloureux qui s'était déroulé chez Bakounine et l'avait déterminé à écrire sa « confession » sous l'empire d'une « fébrile agitation qui nous remue le cœur et le foie, avec le sentiment fixe que vous n'êtes qu'un esclave, qu'un cadavre, » et en homme qui ne perd point courage cependant, et qui se refuse énergiquement à l'avalissement, qui ne veut pas se laisser aller jusqu'à la réconciliation et la résignation, et s'efforce malgré les difficultés, les entraves, créées par une situation toute particulière, à garder le sentiment de l'intégrité, autant que celui de la révolte.

« Et nous imaginons que le romantique révolutionnaire, dans son cachot, concevant parfois des doutes, non sur la cause qu'il avait défendue, et qu'il recommencerait à défendre, mais sur les possibilités de réalisation immédiate, pu rêver qu'il allait convertir Sa Majesté. En effet, il ne restait que dix ans à attendre avant la réforme qui constitue la deuxième étape de la Révolution d'en-haut. Aux approches de cette réforme, tous les éléments des classes dirigeantes, étaient en ébullition. Bakounine, lorsqu'il écrivait les pages qui nous surprennent par leur accent de sincérité, à pu croire que, même dans les limites (trop étroites pour lui) de l'Empire russe, il lui serait donné de collaborer à l'œuvre d'émancipation dont les champions étaient encore des aristocrates. »

D'autre part, dans une notice biographique parue dans le tome II de l'édition française des œuvres de Michel Bakounine, James Guillaume faisait allusion à cette confession en rappelant la lettre à Herten dont il fut question ci-dessus.

Il me semble alors, sinon impossible, du moins incompréhensible que, comme l'écrivait Maurice Paréjanine « en France, notamment, les anarchistes, sans plus ample informé, crièrent à la falsification ou plutôt à la fabrication par les bolcheviks d'un monstrueux document apocryphe » (2).

Si cela fut, ces anarchistes se montrèrent peu renseignés puisque ces deux sources d'informations remontent l'une à 1896, l'autre à 1907, mais là n'est pas la question.

On peut ergoter, insinuer, se réjouir méchamment, de ce que notre Bakounine ait failli à la tâche qu'il s'était tracée, et qu'il ait concédé un peu trop de son intransigeante révolte.

A première vue, l'on serait tenté de s'imaginer que les crises morales avaient abattu Bakounine au point de lui faire perdre toute notion de conscience révolutionnaire.

(1) Voir n° 33.

(2) Monde n° 113, du 2 août 1930.

On peut penser que l'homme des insurrections, celui dont deux empereurs se disputaient la tête, venait de s'abîmer à jamais par une espèce d'acte de contrition fait à cet autocrate de tzar. Quelques chacals aboyèrent à cette prétendue chute de Bakounine, mais ceci nous rappelle les calomnies dont Bakounine fut victime durant les premières querelles qui surgirent entre socialistes et anarchistes, au sein de la première Internationale ; c'est-à-dire entre autoritaires et anti-autoritaires.

## II. — De l'opportunité d'une confession

L'on s'est demandé, non sans raison, s'il était utile de publier la confession de Bakounine, ou tout au moins, si au moment de sa publication en Russie, l'heure était bien choisie. A l'époque de l'édition de la confession, nombre de militants russes estimèrent qu'il eût mieux valu en différer la publication. Ils se basaient sur ce simple argument qui ne manquait pas de logique et ne psychologie, qu'au moment des luttes révolutionnaires, en livrant à la publicité un document d'une importance psychologique extrême et d'un intérêt historique non moins grand, mais dont l'interprétation erronée pouvait nuire en créant des antagonismes déplorables, en présence de l'action immédiate que devait livrer le peuple russe à la réaction, l'on pouvait prévoir l'usage parfois mesquin qu'en feraient des polémistes malencontreux, augmentant ainsi les chamailleries, et accentuant la désunion entre les travailleurs, alors que dans une atmosphère plus sereine, la compréhension eût été tout autre.

Sans doute, pourrions-nous éloigner de nos pensées l'intention hostile du nouveau gouvernement, et ce pour ne point offrir l'occasion à Victor Serge de nous dénier la possibilité de posséder la liberté et la largeur d'esprit nécessaire à la recherche impartiale de la vérité; lui qui, nous ayant fréquenté en des temps héroïques, connaît, paraît-il, notre étroitesse d'esprit, notre susceptibilité sectaire.

La publication de la confession de Bakounine fut sans doute dans les annales révolutionnaires un fait d'une importance incontestable. Et l'on ne pouvait, l'ayant découverte, la remiser dans les cartons d'un bureau quelconque, parmi des archives secrètes, d'où une prochaine révolution l'aurait mise à jour. Existante, la confession appartenait au monde révolutionnaire, tout comme son auteur s'identifiait au mouvement social de la seconde moitié du siècle dernier, — et par ce fait, il était d'un impérieux devoir pour l'histoire de la rendre publique même si sa publication devait apporter des désillusions profondes chez ses admirateurs.

Sans doute, quelques esprits retors profitèrent de cette confession pour rouvrir des polémiques plus ou moins éclipsées par le temps. On peut prévoir demain que, sous la plume d'un quelconque Emmanuel Berl, seront publiées

quelques nouvelles insanités d'un pamphlétaire essouffé. N'euf-il pas la cynique impudeur d'écrire : « C'est un personnage complexe et contradictoire, gigantesque et impuisant, miséreux et dépensier, courageux et lâche. Il fut, somme toute, par certains côtés, un grand révolutionnaire, et fit le jeu de la police. Il y a quelque chose d'héroïque et quelque chose d'infâme. Moi-même, il m'attire et il me repousse; il m'attire par le désespoir auquel il s'abandonne et par la force intérieure qu'il ne sait pas diriger. Il me repousse par tout ce qu'il y a de louche dans les manières sordides par quoi, quand même — et à quel prix ? — il se rattache à une vie qui lui répugne ? » (1)

Point ne fallait ingurgiter « le Capital » pour être un disciple aussi servile du Maître, et insinuer après lui que Bakounine était policier ou agent provocateur. Nous avons connu de ces professeurs de moralité révolutionnaire, et nous avons pu constater et suivre leur évolution. Emmanuel Berl a tenu à ne point faire injure à ses prédécesseurs, et l'on connaît la fin journalistique de ce roquet malfaisant.

L'Histoire, trop souvent, nous a autorisés à porter des jugements sévères envers des hommes dont les écrits dépassaient de beaucoup leur individu. Cet abîme qui existe entre l'idéal et les réalités qui font la vie de l'individu qui le professe, s'est maintes fois justifié, lorsqu'on confrontait, chez certains auteurs, leurs œuvres avec leur vie. Faut-il conclure de là que l'idée soit elle-même entachée au point d'être rejetée ? En un mot, et pour le cas qui nous occupe ici, la confession de Bakounine peut-elle être utilisée et servir à combattre la doctrine anarchiste ?

Quoi que nous ne partagions point les manières de voir de certains admirateurs du dualisme, je veux bien admettre toute la complexité que revêt l'homme et sa pensée. De là à séparer en deux tronçons le tout, je ne peux m'y résoudre, car l'idée a beau être noble et grande, si elle est défendue par un être vil et bas, son triomphe en sera forcément compromis. Karl Marx, sans doute, a pu apprécier à la fin de sa vie les raisons de son insuccès et ses continuateurs qui le suivirent dans cette façon de faire, peuvent, eux aussi, se rendre compte des souvenirs désagréables qu'ils semèrent sur les routes de l'insurrection.

« Les idées relèvent de la critique rationnelle, de la critique et de leur application pratique et des résultats qu'elles donnent, de l'étude des conditions objectives de leur naissance et de leur développement. Mais les actions et les attitudes individuelles de ceux qui les ont professées peuvent tout au plus fournir des éléments d'appréciation d'ailleurs secondaires dans cette dernière étude. » (2).

(A suivre.)

HEM DAY.

(1) Les Humbles, Mai 1932.

(2) A propos de la Confession de Bakounine, V. Serge. Bulletin Communiste n° 1, 3<sup>e</sup> année, 5 janvier 1922.

## LUIGI FABBRI

La mort de Luigi Fabbri sera douloureusement ressentie par tous les camarades. Même ceux qui connaissent son mauvais état de santé de ces dernières années espéraient le voir se remettre et poursuivre la bonne lutte qu'il n'a d'ailleurs jamais délaissée un seul jour, même au milieu des souffrances physiques et des difficultés matérielles.

Né le 22 décembre 1877, sa vie a été entièrement consacrée dès sa première jeunesse à la propagande de l'idée anarchique. Malatesta le considéra toujours comme son meilleur collaborateur et nous nous rappelons d'une lettre où se plaignant des difficultés rencontrées, il ajoutait que peut-être il allait être aidé par Fabbri, « ce qui serait l'idéal ».

Nous devons à Fabbri d'innombrables articles de journaux et de revues, une douzaine de brochures et une dizaine de volumes. Le tour est écrit dans un style clair et précis, parfois peut-être un peu trop diffus, ne voulant rien omettre des arguments de l'adversaire ni des détails dont aucun ne lui paraît négligeable.

Fabbri — et en cela surtout il était l'élève de Malatesta — est un polémiste toujours mesuré et courtois et pour cela même convaincant et efficace. Son meilleur livre est probablement « Dictature et Révolution », écrit en 1920, pour examiner en toute sérénité la brûlante question de la « dictature du prolétariat », qui à ce moment-là trouvait quelques partisans (très rares, il est vrai) même dans les milieux anarchistes. Depuis sa parution, quinze ans de régime bolcheviste ont avéré les critiques, les prévisions et les affirmations de notre camarade. Disons même que les maux de la dictature se sont révélés encore plus grands et plus nombreux.

Fabbri se trouve dénoncé dans le Répertoire suisse des signalements en août 1907 et janvier 1912, nous ne saurions dire pourquoi. La première fois, probablement lorsqu'il ne fit que traverser la Suisse pour se rendre au

congrès anarchiste d'Amsterdam. C'est dire qu'il ne faut pas grand'chose dans la libre Helvétie pour être signalé comme suspect et dangereux. Maintenant que les Chambres fédérales viennent de voter en toute hâte l'institution d'une police politique fédérale, sous prétexte de combattre les menées fascistes et hitlériennes, alors qu'en réalité toutes les autorités sont d'accord non seulement de tolérer, mais de favoriser de tels mouvements, nous verrons encore de pires dénominations et persécutions.

Fabbri a donné du fascisme la meilleure définition en l'appelant « la contre-révolution préventive ». Dans le monde entier, nous y voyons pousser ouvertement aujourd'hui, bien qu'il soit impossible en France et en Suisse, par exemple, d'invoquer les prétendus excès, désordres et violences dont il a été question avec une exagération énorme pour l'Italie.

Fabbri vint à Lugano en juin 1914 après la semaine rouge d'Ancone en prévision de persécutions qui n'eurent pas l'ampleur qu'on pouvait craindre. Bientôt la guerre fit oublier cet épisode révolutionnaire et il put rentrer en Italie où il passa la période de guerre et d'après guerre, pour ne se décider à s'expatrier clandestinement qu'en juillet 1926, après avoir refusé de prêter le serment comme instituteur. Non seulement toute activité lui était devenue désormais impossible, mais il n'aurait sans doute pas tardé à être déporté et réduit à l'impuissance la plus cruelle. Plus tard sa compagnie et sa fille devaient aussi le rejoindre illégalement, car la bestialité fasciste, tout en se livrant à des déclamations sur la sainteté de la famille, n'en surveillait pas moins femmes et enfants pour les empêcher de rejoindre le père à l'étranger.

La vie de l'exil fut particulièrement dure pour Fabbri et sa famille. Tout d'abord, il ne put s'arrêter en Suisse, où, comme nous l'avons vu, la police le considérait déjà depuis une vingtaine d'années comme indésirable, puis la France ne lui fut pas davantage hospitalière. Il ne tarda pas à s'y trouver en butte aux tracasseries policières. Peut-être eût-il

pu finir par être toléré, mais non sans une foule de démarches qui lui répugnaient profondément, car sous des dehors affables et conciliants, il gardait une véritable fierté de caractère.

Le voici en Belgique, où il ne tarda pas à s'apercevoir aussi qu'il ne pourra pas s'arrêter, et alors il ne lui reste plus qu'à s'embarquer avec sa compagne et sa fille pour l'Amérique. A ce moment-là l'Uruguay jouissait encore d'un régime libéral : mais il ne tarda pas à chanceler et le fascisme y prit le dessus. Fabbri ne fut heureusement pas compris dans les rafles des réfugiés extradés, bien qu'il s'adonnât avec sa vaillante fille Luce à la propagande anarchiste. Il n'en fut pas moins arrêté au cours de la « révolution » fasciste et frappé d'un mal dont il vint à mourir quelques mois plus tard, transféré d'urgence à l'hôpital. C'est à cela qu'il dut peut-être de ne pas être embarqué aussi pour l'Italie, comme d'autres camarades actuellement aux îles de déportation.

C'est en comptant surtout sur la collaboration de Fabbri que nous avons entrepris la publication des Ecrits de Malatesta. Hélas ! son aide précieuse vient nous manquer au moment où elle nous était le plus nécessaire. D'autre part, Malatesta a laissé des matériaux pour un livre « sur l'anarchisme réalisable et réalisateur » pouvant marquer un pas en avant sur l'anarchisme de Bakounine et Kropotkine que Fabbri surtout aurait pu coordonner et lier, nous donnant ainsi un ouvrage posthume précieux.

Fabbri est vraiment mort à la tâche, une tâche dont il avait la conception la plus haute. Sa vie a été abrégée par les privations, les souffrances et les persécutions de l'exil, endurées avec fierté, n'y faisant allusion que dans des lettres aux plus intimes. L'autorité qu'il a combattue lui a rendu ses coups avec usure.

Nous envoyons ici un salut à sa mémoire et adressons à sa famille, surtout à sa fille Luce, qui a déjà pris une place en vue dans le bon combat pour l'émancipation, l'expression d'une douleur vraiment partagée.

« LA CONQUETE DU PAIN »

39, RUE DE BRETAGNE

## LA DALLE

Un jour, mon oncle et moi nous nous promenions dans ce grand Paris, émerveillement de ses visiteurs, orgueil de ses enfants. Nous arrivions place de l'Etoile, à l'Arc de Triomphe. Ici repose un soldat inconnu, ici viennent parader les officiels; le soir des projecteurs illuminent le monument.

Une place, une vaste place, cœur d'une étoile aux multiples branches, larges, longues, droites.

Nous nous approchons, nous voulons voir, lire, admirer une tombe; un homme y repose ou du moins des restes d'homme. Tant de choses pour un mort. Je l'enviais presque; j'étais jeune.

Depuis j'ai transporté ma tente et je m'explique autrement cette dalle. Je pense, je réfléchis, je conclus.

Il est mort, inconnu? Des milliers sont morts inconnus.

Un héros? Peut-être contre son gré. Sa tombe? On s'y incline, on la fleurit et l'on oublie les autres.

Sa flamme, sa dalle, son arc, ses fleurs, ses honneurs? Que lui importe; peut-être était-il modeste?

Il est mort pour la société? Oui, pour la société Schneider et Cie.

Pour défendre ses biens? En avait-il?

Pour sauver l'humanité? On s'en aperçoit.

Etait-ce « la dernière »? Non, la première en son genre. La guerre future est en préparation.

Belle leçon pour nous tous : méditez, troupeau!

Marcel FUNCK.

## ABONNEZ-VOUS

ABONNEZ VOS AMIS !

Abonnement de Propagande

Pour 3 mois, 1 exemplaire 5 fr.

— 3 — 12 fr.

C/ c/ Postal : Planehs 1807-50 Paris

## ENCORE UN MILITANT QUI DISPARAIT

Nous apprenons la mort, survenue à Lisbonne, du vieux militant de l'anarchisme portugais, J. Carlos de Sousa.

José Carlos de Sousa appartenait à cette pléiade de vieux lutteurs qui fut illustrée par des hommes comme Neno Vasco, Miguel Cordoba, Bartolomeu Constantino, José Avila et tant d'autres. Nous pensons donner bientôt en ces colonnes une biographie de ce regretté camarade, biographie qui constituera, par ses enseignements, une des plus belles pages de notre mouvement libertaire.

## GROUPE de la Synthèse anarchiste

CONFERENCE

Synthèse Anarchiste :  
5, impasse de Gènes

(près du 67, rue Julien-Lacroix)  
Paris-20<sup>e</sup> (Métro : Couronnes)

Tous les Mardis, réunion de groupe « la Synthèse anarchiste », ancienne mairie de Billancourt.

## BABEL

par VICTOR MARGUERITE  
Prix, franco : 12.75

MICHEL BAKOUNINE

DIEU ET L'ETAT

Préface par Elisée RECLUS

Dans nos bureaux : Prix 1.50  
Franco de port : 1.95

36 Le Gérant: BIDAULT.  
Garnier, Imp., 39, rue de Bretagne, Paris